Dampierre de La Salle
Le bienfait rendu

PQ
1972
D18B5

LP
D1665b
Dampierre de La Salle
Romance S

LE BIENFAIT RENDU, OU LE NÉGOCIANT,

COMÉDIE

En cinq Actes & en Vers,

Représentée pour la premiere fois sur le Théâtre François, le 18 Avril 1773.



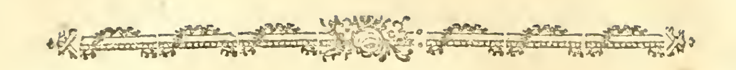
390236
21.3.41

A PARIS,

Chez PRAULT le jeune, Libraire, Quai de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



A C T E U R S.

LECOMTE DE BRUYANCOURT.

LA COMTESSE.

ANGELIQUE, fille du Comte & de la Comteſſe.

LE CHEVALIER, frere d'Angélique.

JULIE, amie d'Angélique.

LISIMON, pere de Julie.

VERVILLE, Commerçant deſtiné à Angélique.

ORGON, Oncle de Verville.

DUBOIS, Valet de Chambre du Comte.

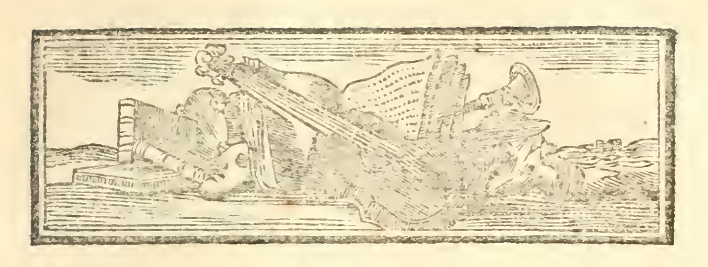
UN LAQUAIS du Comte.

JASMIN, Valet de Verville.

UN NOTAIRE.

PQ
1972
D18B5

La Scene eſt à Paris chez le Comte.



LE BIENFAIT RENDU OU *LE NÉGOCIANT*, COMEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VERVILLE, JASMIN.

JASMIN.

NON, je n'ai rien appris ; cependant je puis dire
Que je n'ai rien omis, Monſieur, pour m'en inſtruire
Je ſuis juſqu'à Bordeaux retourné ſur mes pas ;
Cherchant par-tout des yeux, enfin ne paſſant pas
Le plus petit buiſſon ſans regarder derriere.
Tout ce que j'ai trouvé, maiſon, hameau, chaumiere,
A ſubi l'examen. Je me ſuis enquêté
Sur-tout dans les endroits où nous avons gîté ;
Et là, je demandois, frappant à chaque porte,
Un porte-feuille fait de telle & telle ſorte,
Raiſonnablement gros, où deſſus eſt écrit,
C'eſt à Monſieur Verville ; & par-tout l'on m'a dit
N'en avoir jamais eu la moindre connoiſſance.
Mais quoi ! vous m'écoutez avec indifférence ?

VERVILLE *riant.*

Il eſt vrai, mon enfant, car mon heureux deſtin
M'a tout fait retrouver.

JASMIN *tranſporté de joie.*

Tout de bon ?

VERVILLE.

Oui, Jaſmin.

Il lui donne une bourſe.

JASMIN.

Quel bonheur ! me voilà délaſſé du voyage.
Vous faites de vos biens, Monſieur, ſi bon uſage,
Que de vous en priver le Ciel eût très-mal fait.
Faiſons trève à nos pleurs : mais ſans être indiſcret,
Pourrois-je vous prier de m'apprendre au plus vîte
Comment ces chers billets ſont revenus au gîte ?

VERVILLE.

Tu ſais, Jaſmin, qu'à peine arrivé dans ces lieux,
J'apperçus mon malheur. Dans mon déſordre affreux,
Je te fis repartir ſans beaucoup d'aſſurance
Que l'on pût retrouver, contre toute eſpérance,
Un porte-feuille plein de billets au Porteur.
Je le fis afficher, publier. Ma douleur
Ne me permettant pas ici de me produire,
Dans l'Auberge où d'abord je m'étois fait conduire,
Je reſtai quelques jours dans l'horrible tourment,
Où l'on eſt quand on perd tout dans le même inſtant.
Enfin, un beau matin, un homme reſpectable,
M'eſt venu rapporter ce bien conſidérable ;
Je voulus m'acquitter envers mon bienfaiteur ;
Mais après avoir mis le comble à mon bonheur,
Ce Vieillard généreux pouſſe la modeſtie
Juſqu'à cacher ſon nom.

JASMIN.

C'eſt une duperie :
Et ſi jamais j'en trouve autant ſur mon chemin,
Je ne prendrai pas tout ; mais rendre tout — enfin,
Cet homme a très-bien fait ; mais dites, mon cher Maître,
Vous vous êtes ſans doute auſſi-tôt fait connoître
A la Divinité, dont un hymen prochain,
Doit à vos jours heureux attacher le deſtin ?
En êtes-vous content, & votre ame charmée
A-t-elle reconnu ce que la renommée
Vous en avoit appris ? Là — faites ſon portrait :
Je vais moi-même ici la peindre trait pour trait.
Je vois déjà des yeux — quels yeux ! Je vois les graces
S'empreſſer à courir, à voler ſur ſes traces :
Un teint. — Mais allez donc, ferai-je tous les frais
Du Tableau de quelqu'un que je ne vis jamais ?

VERVILLE.

Tout aussi-bien que moi, Jasmin, tu peux le faire.

JASMIN.

Oh diantre, ce froid là ne fait pas mon affaire !
Il me donne à penser, Monsieur, que mon pinceau
Flattoit votre Angélique & la peignoit en beau.

VERVILLE.

Ma foi, je n'en sais rien : elle m'est inconnue.

JASMIN.

Comment, depuis un mois, vous ne l'avez pas vue !

VERVILLE.

Non, Jasmin, cependant à Monsieur Bruyancour
J'ai pris soin de me faire annoncer chaque jour ;
Mais jusqu'à ce moment, il a su se défendre
Par mille raisons —

JASMIN.

Quoi, de recevoir son gendre ?
Il n'est point de raison qui puisse l'excuser.

VERVILLE.

Sans doute, j'aurois lieu de m'en formaliser.
Si peu d'empressement est de mauvaise augure ;
Et je ne sens que trop ce que j'en dois conclure.
Enfin, par un billet, l'on m'a fait avertir
Qu'à les voir aujourd'hui je pourrois parvenir ;
Et dans ce cabinet où je perds patience,
Depuis une heure au moins j'attends mon audience.

JASMIN.

Ah, le maudit projet ! Ces Seigneurs importants,
Nous voyent trop petits, ou se voyent trop grands.
Nous prendrons pour leur plaire une inutile peine.
Et je voudrois qu'Orgon eût la fievre quartaine
Du jour qu'à ce Viellard l'orgueil a suscité
D'être allié par vous à gens de qualité.

VERVILLE.

Tu sais que peu flatté de cet honneur frivole,
J'ai balancé long-temps à donner ma parole ;
Mais Orgon l'exigeoit, & de lui je tiens tout ;
Devois-je le brusquer & le pousser à bout ?
Dans l'état médiocre où le sort m'a fait naître,
Sans lui, sans ses secours, je me verrois peut-être. —
Il a de mon bonheur jetté les fondements.
Les peines, le travail & les événements
N'ont fait que cultiver, au gré de mon attente,
Ce que sema jadis cette main bienfaisante.
Par-là, sur mon esprit, il s'est acquis les droits
D'un véritable pere, & me dicte des loix.
Mais si, pour cet hymen, je me fais violence. —

JASMIN.

Songez aux compliments : quelqu'un vers nous s'avance.

SCENE II.

LE CHEVALIER, VERVILLE, JASMIN.

LE CHEVALIER *à part.*

C'Eſt lui ; je le devine à ſon air emprunté.
Que cette eſpèce eſt loin des gens de qualité !
[*à Verville.*]
N'eſt-ce pas vous, Monſieur, qu'on appelle Verville ?

VERVILLE.

Oui, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Qui venez, dit-on, dans cette Ville
Pour épouſer ma ſœur ?

VERVILLE.

De cet engagement
Nos parents ont, Monſieur, conclu l'arrangement.
Je viens l'exécuter.

LE CHEVALIER.

On pourroit, ſans miracle,
A de ſemblables nœuds oppoſer quelque obſtacle.
Quant à moi, je les trouve au plus mal aſſortis :
Et j'ai promis ma ſœur à l'un de mes amis ;
Un homme dont l'état, & ſur-tout la naiſſance,
Doivent faire entre vous ceſſer la concurrence ;
Et ſi vous déſirez en cela m'obliger,
Quand vous verrez mon pere il faut vous dégager.

VERVILLE.

De cet avis, Monſieur, je pourrois faire uſage ;
Mon oncle ſans le mien, trama ce mariage :
Et ſi pour faire un choix, il m'avoit conſulté,
J'euſſe écouté mon goût, & non ſa vanité.
Je blâme comme vous cet orgueil où ſe livre
Un homme tout nouveau que la fortune enivre,
Et qui, ſouvent, achete au prix de ſon bonheur,
D'un éclat emprunté l'avantage impoſteur.
J'ai donc contre mon gré, par pure déférence,
Souſcrit à contracter une telle alliance ;
Mais maintenant, Monſieur, un autre ſentiment
Malgré ma réſiſtance en ordonne autrement.
Oui, de ces nœuds brillants mon ame peu flattée,

Par votre procédé ſe trouve révoltée :
Loin de m'humilier, votre ton abſolu
Vient de déterminer mon cœur irréſolu ;
Et je ne ferai voir à Monſieur votre pere
Que mon empreſſement à terminer l'affaire.

LE CHEVALIER.

Ah peſte ! Mons Verville ici fait le mauvais,
Et prétend, malgré moi, pourſuivre ſes projets.
L'entrepriſe eſt hardie, & je m'apprête à rire
Très-fort ; en attendant il eſt bon de l'inſtruire
Que, puiſqu'il m'y contraint, je vais tout de ce pas
Faire dans ma famille un aſſez beau fracas.
Je voulois lui ſauver un affront qu'il s'apprête,
Et lui faciliter une retraite honnête :
Mais puiſque dans l'éclat il trouve plus d'attraits,
[*Il ſort.*]
D'un congé bien en forme on fera tous les frais.

SCENE III.

VERVILLE, JASMIN.

VERVILLE.

JE ne retiens qu'à peine une juſte colère.

JASMIN.

Ma foi, ſi de la ſœur on juge par le frère,
Ce feroit, mon cher maître, aſſez mal vous venger ;
Que d'achever l'hymen pour le faire enrager.
Et bientôt. —

VERVILLE.

Va, Jaſmin, frapper à cette porte.

JASMIN.

Mais je crains. —

VERVILLE.

Que crains-tu ?

JASMIN *frappant.*

Mais, Monſieur —

VERVILLE.

Il n'importe.

JASMIN.

Allons ; mais vous pouvez, Monſieur, vous contenter,
Et ſans mon miniſtere ici vous préſenter.

SCENE IV.

LE COMTE, VERVILLE, DUBOIS, JASMIN, plusieurs Laquais.

VERVILLE, *à Jasmin.*

RETire-toi —
(au Comte.)
Monsieur, permettez que Verville —

LE COMTE.

Bon jour, mon cher Monsieur. Depuis quand dans la Ville ?
Comment va le vieil oncle ? On m'a dit qu'à présent
Son grand âge le fait déraisonner souvent.
Je n'en suis pas surpris : dès son dernier voyage
Il ne me paroissoit quelquefois pas trop sage.
Il vous aime beaucoup ; & ses vœux les plus doux
Seroient de faire un jour quelque chose de vous :
Mais l'exécution de ce dessein louable
Me paroît, entre nous, assez impraticable.
Je sais que vous avez du bien, & qu'à sa mort
Vous y réunirez son ample coffre fort.
On vous accorde aussi des talents, du mérite,
Et vous avez fait voir une bonne conduite :
Tout cela vaut son prix, j'en conviens ; cependant,
A quoi parviendrez-vous avec tout votre argent ?
Que peut-on espérer sans état, sans naissance.
L'honneur de végéter dans sa triste opulence :
Quant à moi, si du sort le sinistre ascendant
M'avoit, ainsi que vous, fait naître commerçant ;
Je me garderois bien de franchir l'intervale
Qui m'auroit séparé d'avec la capitale,
Et ne quitterois point mon tripot de facteur,
Pour venir à Paris trancher du grand Seigneur.

VERVILLE.

Un si bizarre accueil a lieu de me confondre :
Je m'avoue interdit, & ne sais que répondre.
Ne pouviez-vous, Monsieur, retirer votre foi,
Sans chercher des détours superflus avec moi ?
Je sais que les honneurs, le rang & la naissance,
N'ont point de mes aïeux illustré l'existence ;
Et satisfait de vivre & de mourir comme eux,
Je ne desire point un sort plus rigoureux.
Mais moins j'ambitionne un éclat inutile,

moins

Moins de m'humilier le moyen est facile.
Du desir des grandeurs si je connois l'écueil,
Je n'ai point abjuré toute espece d'orgueil,
Et celui qui m'anime est plus noble, peut-être,
Que celui d'un état où le hazard fait naître.
Mais, Monsieur terminons des discours fatiguants.
Je venois, en vertu de vos engagemens,
Et flatté de l'honneur d'une illustre alliance,
De mon oncle remplir la plus chere espérance,
Vous changez de dessein, il en faut convenir.
Donner une parole & ne pas la tenir,
Et sur-tout vis à-vis d'un homme de ma sphere,
Pour quelqu'un comme vous ce n'est pas une affaire;
Et je veux près d'Orgon moi-même être chargé
De briser le lien qui vous tient engagé.

LE COMTE.

Oui ; je l'avois promis : mais rendez-moi justice.
Si je romps, ce n'est pas tout-à-fait par caprice.
Je crains que l'on ne trouve aussi trop singulier
De voir les Bruyancourt avec vous s'allier;
Et pour vous parler franc, Madame la Comtesse,
Tous nos parents, mon fils, me taxent de foiblesse;
Leurs reproches me font sans cesse appercevoir
Ma fille & ses enfants assis en un comptoir.
Tandis que si je veux choisir un autre gendre,
Aux places de la Cour elle pourra prétendre,
Et transmettre avec gloire à nos derniers neveux
L'honneur de ne compter que d'illustres aïeux.
Elle aura, j'en conviens, moins d'argent, moins d'aisance;
Mais est-ce là le bien que l'on recherche en France?
N'en a-t-on pas assez pour aller jusqu'au bout?
Les dignités, le rang nous tiennent lieu de tout.
Le crédit que l'état d'un grand Seigneur procure;
De vos correspondants vaut bien la signature;
Et je vois tous les jours Marchands & Financiers
Se disputer l'honneur d'être nos créanciers.

VERVILLE.

Mais n'est-il pas honteux pour un homme qui pense,
D'asseoir ses revenus sur cette complaisance?

LE COMTE.

Vieux principe qu'ici l'on ne reconnoît plus:
Un abus général cesse d'être un abus.
Je n'aurois pas, je crois, amené cette mode;
Mais comme elle est reçue, & de plus fort commode,
Loin de vouloir ici m'ériger en Caton,
Du grand nombre j'adopte & les mœurs & le ton.
Au demeurant, mon cher, par l'hymen de ma fille;

Je vous aurois ſans peine admis dans ma famille ;
Mais je le dis encor, je n'ai pu réſiſter
A toutes les raiſons qu'on a ſu m'objecter.
Je vous rends en cela peut-être un bon office ;
Car, pour vivre content, il faut qu'on s'aſſortiſſe.
Les femmes, plus que nous, ont l'eſprit entêté
De la ſplendeur du rang des gens de qualité :
On ne les y voit point renoncer ſans murmure,
Et leurt ſort avili leur paroît une injure,
Dont l'époux mépriſé, malgré tous ſes égards,
Ne peut un ſeul inſtant diſtraire leurs regards.

VERVILLE.

Ne croyez pas, Monſieur, que mon ame enivrée
Se ſoit à ce deſſein aveuglement livrée.
Non ; ces réflexions ne m'ont point échappé.
J'aurois voulu qu'Orgon en fût auſſi frappé :
Mais comme il eſt jaloux des choſes qu'il deſire,
A ce projet bizarre il a fallu ſouſcrire,
Et lui ſacrifier le juſte éloignement
Que je ſentois en moi pour cet engagement.

LE COMTE.

Je ſuis ravi, mon cher, de vous trouver ſi ſage.
Je craignois qu'inſiſtant ſur votre mariage,
Le vieil oncle n'eût pris un travers contre moi,
Que je mérite un peu par mon manque de foi.
Mais, puiſque vous penſez comme je le deſire,
Il faut que vous m'aidiez vous-même à me dédire.
Orgon n'eſt point venu ; ſa goute, Dieu merci,
A ce qu'il m'a mandé, l'arrête loin d'ici.
Il m'embarraſſeroit ; j'aurois, en ſa préſence,
Une peine infinie à faire réſiſtance.
Vous & moi, de concert, imaginons comment
Lui faire digérer ce petit changement.
Du mépris, s'il ſe peut, éloignons l'apparence ;
Car j'ai ſi peu deſſein de lui faire une offenſe,
Que, ſi je ne craignois d'être trop compromis,
Peut-être je tiendrois tout ce que j'ai promis.

VERVILLE, *à part.*

Il me faut, malgré moi, dévorer cet outrage.

SCENE V.

LE COMTE, VERVILLE, DUBOIS.

DUBOIS, *au Comte.*

Je vous cherchois, Monſieur ; venez voir beau tapage :
Un fort drole de corps vient d'arriver céans ;
C'eſt un de vos amis, ſans doute, & dès long-temps ;
Car il eſt familier autant qu'on puiſſe l'être ;
Dans toute la maiſon il fait déjà le maître.
Comme en chemin il a gagné de l'appétit,
En deſcendant de chaiſe il a dit qu'on ſervît.
Il entre dans la ſalle, & dans une bergere
Tout poudreux il s'étend d'une bruſque maniere ;
Puis un moment après il tire le cordon :
Un Laquais vient. Ami, lui dit-il, (ſur ce ton)
Le Comte eſt-il ici ? Que l'on aille lui dire —
Tous tant que nous étions nous nous mourions de rire :
Car, Monſieur ; ſa figure eſt une choſe à voir.
Bref, il veut vous parler.

LE COMTE.

Mais ne peut-on ſavoir —
Son nom ?

SCENE VI.

LE COMTE, VERVILLE, DUBOIS, JASMIN.

JASMIN, *à Verville.*

Monſieur Orgon, malgré l'accès de goute,
Vient d'arriver, Monſieur.

VERVILLE.

Mon oncle !

LE COMTE.

Oui, ſans doute,
Au portrait, j'aurois dû plutôt le deviner.
(*à Verville.*)
Morbleu ! ce bourru-là va nous faire damner.
Verville, allez le voir ; je n'ai pas le courage
De ſoutenir l'effort du premier abordage.

Tâchez de l'amener, mais insensiblement,
A goûter les motifs de votre éloignement.
Sur-tout. — Ah le voici!

SCENE VII.

LE COMTE, VERVILLE, ORGON, DUBOIS, JASMIN.

ORGON.

Parbleu, Monsieur le Comte,
Des façons de vos gens daignez me rendre compte.
Ces faquins là, chez vous, osent me rire au nez.
Sans ma goutte ils auroient été moriginés.
Au demeurant bon jour — Ah! Te voilà, Verville!
As-tu dans la maison déjà ton domicile!
C'est bien fait. A propos, instruis-moi donc pourquoi
Je suis un mois entier sans nouvelle de toi.

VERVILLE, *embarrassé.*

Vous le saurez, Monsieur; mais souffrez que la joie
Que j'ai de vous revoir, à vos yeux se déploie.

ORGON.

Oui da! tu me parois extrêmement joyeux.
Quel est donc cet accueil, & qu'avez-vous tous deux?
Suis-je de trop ici, Messieurs, ne vous déplaise?
Vous n'avez qu'à parler, & je remonte en chaise.
(au Comte.)
Vous savez bien, Monsieur l'homme de qualité,
Que je n'aime pas trop les airs de dignité.
(à Verville.)
Quant à toi, ce grand ton me semble un peu précoce,
Il m'étonneroit moins peut-être après la nôce:
Mais cela m'est égal. Sans doute il vous a dit
A quel point je pestois d'être pris dans mon lit:
Car je n'espérois plus que ma maligne goutte
Me laissât le pouvoir d'entreprendre la route;
Mais d'un peu de répi j'ai, ma foi, profité:
Et me voilà.

LE COMTE.

J'en suis, en honneur, enchanté.
à part. *haut.*
C'est mentir comme il faut. Mais, mon cher, la voiture
Vous aura fatigué; venez, je vous conjure,

Prendre un peu de repos.

ORGON.

Ah ! je n'ai pas le temps !
Je veux d'abord aller faire les compliments,
Embrasser votre femme & ma niéce future ;
Et cela seroit fait déja, si ma figure
Eût eu le don de plaire à Messieurs vos valets.
Mais je n'ai jamais pu me procurer d'accès ;
Et je pestois tout seul, quand une Demoiselle,
Toute jeune, & qui semble aussi sage que belle,
Est venue où j'étois : je n'ai point hésité
A la croire Angélique, & j'en étois flatté ;
Car une telle niéce étoit fort à ma guise.
Mais, à mon grand regret, j'ai connu ma méprise,
J'ai seulement appris qu'elle est de la maison.

LE COMTE.

Elle y demeure.

ORGON.

C'est une parente ?

LE COMTE.

Non.
Angélique au Couvent en a fait son amie.

ORGON.

Et, s'il vous plaît, comment l'appele-t-on ?

LE COMTE.

Julie.
Fille d'un Officier, homme de qualité,
Mais que le sort cruel a toujours maltraité :
Il est sans aucun bien.

ORGON.

J'entends. C'est grand dommage,
Cette fille me plaît on ne peut davantage.
Faut-il voir si souvent la misere chez ceux
Qui méritent le plus en effet d'être heureux ?
Allons-nous en trouver la Comtesse & sa fille,
(*à Verville.*)
Tu me présenteras à toute la famille,
Car tu dois à présent faire ici les honneurs.

VERVILLE.

Moi ! je n'ai point ce droit.

ORGON.

Oh ! treve à tes fadeurs.
Ce cérémonial maudit me désespere.
Vous faites des façons ; moi je n'en sais point faire.

VERVILLE.

Mais pour être, Monsieur, de ma main présenté,
Il faudroit que moi-même enfin je l'eusse été.

A ce devoir encor je n'ai pu satisfaire.
Monsieur vous le dira.

ORGON.

Quel est donc ce mystère ?
Et, dis-moi, que fais-tu depuis un mois ici ?

VERVILLE.

Vous le saurez ; mais. —

ORGON.

Ah ! Je veux être éclairci.
Ce galimatias me tracasse & m'irrite.

VERVILLE.

Sachez donc que voici ma premiere visite.

ORGON.

Mais le diable en personne avoit donc pris le soin
De t'enchaîner exprès ici dans quelque coin ?

VERVILLE.

Des raisons qu'à coup sûr vous goûteriez. —

ORGON.

Peut-être.

VERVILLE.

M'avoient jusqu'à présent empêché de paroître.
Depuis fort peu de jours elles n'existent plus ;
Et lorsque vous saurez. —

ORGON.

Que de mots superflus !
Quelles sont ces raisons ? Après tout que m'importe ?
C'est quelque temps perdu : du moins faisons ensorte
De n'en plus perdre. Allons, je vais. — Nous présenter.
[*au Comte en riant.*]
N'est-ce pas bien dit ? Quoi ! Vous semblez hésiter !

LE COMTE.

Point du tout.

ORGON.

Marchons donc ; & sur-tout de la joie.

JASMIN.

Ah ! que mal-à-propos le diable ici l'envoie !
Ce bourreau d'homme-là fera tant & si bien,
Que mon maître sera malheureux comme un chien.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, JULIE.

LISIMON.

J'En conviendrai, ma fille, oui, pour toi je regrette
Les tranquilles douceurs d'une honnête retraite.
Ton heureux naturel a beau me raſſurer,
L'air qu'ici l'on reſpire eſt fait pour l'altérer.
Quoique j'aye peu vu le Comte & la Comteſſe,
Je ſais qu'infatués d'une haute nobleſſe,
Leur ton & leur orgueil obſcurciſſent l'éclat
Que répandent ſur eux leur nom & leur état.
Leur fils, non moins atteint de la même foibleſſe;
Y joint tous les défauts de l'oiſive jeuneſſe.
Pour Angélique, à toi je dois m'en rapporter;
Et quoique ton penchant te porte à la flatter,
Tu ne m'as point caché que dans ſon caractère,
La ſotte vanité ſembloit héréditaire;
Et qu'enfin les hauteurs, les dédains, les mépris;
Souvent de ſes vertus effaçoient tout le prix.
Au pouvoir de l'exemple à toute heure expoſée,
Voilà pourtant l'école où Julie eſt livrée.
Juge, ma chere enfant, ſi je puis ſans effroi,
Regarder tant d'écueils ſemés autour de toi.

JULIE.

Non, non; ne craignez rien, & comptez ſur l'uſage
Que j'ai fait des leçons du pere le plus ſage.
Inſtruite par vos ſoins dès mes plus jeunes ans,
Je ſais fuir les travers & les égarements.
Je les vois ſans danger; & de mauvais modeles
Ne ſont pour ma raiſon que des guides fideles,
Qui m'offrant des objets faits pour la révolter,
Me montrent les chemins dont je dois m'écarter.
Au ſurplus, l'amitié d'Angélique m'eſt chere;
Mais mon premier devoir eſt de vous ſatisfaire;

Et ſans beaucoup d'effort je ſaurai renoncer
A cette liaiſon qui paroît vous bleſſer.
Je vais vous dire plus. Certaine conjoncture
Me ſemble encor devoir hâter cette rupture ;
Et mon projet étoit de vous en informer.

LISIMON.

Quoi donc ?

JULIE.

Le Chevalier s'aviſe de m'aimer.

LISIMON.

De t'aimer !

JULIE.

Ou du moins, il oſe me le dire.

LISIMON.

Et cette paſſion — qu'eſt-ce qu'elle t'inſpire ?

JULIE.

Du mépris. Je connois trop bien le Chevalier,
Et je ſais le retour dont je dois le payer.
Mais cependant le goût frivole qui l'entraîne,
Dans toute ma conduite apporte de la gêne.
Aſtreinte à compaſſer mes moindres actions,
A peſer la valeur de mes expreſſions,
(Sans peut-être échapper aux traits de la critique)
Je comptois dès ce jour prévenir Angélique,
Qu'il ne me convient pas de ſouffrir plus long-temps
Des feux du Chevalier les tranſports offenſants.
Mais j'ai d'abord voulu ſavoir votre penſée.

LISIMON.

Ta réſolution, ma fille, eſt très-ſenſée.
Je ne puis qu'approuver un ſemblable projet,
De tes bons ſentiments il eſt l'heureux effet.
Ah ! que je me repens de ma condeſcendance !
Je devois écouter toute ma répugnance
Lorſqu'Angélique ici te voulut amener.
La ſuite étoit pour moi facile à deviner.
Car dans cette maiſon tu ne ſaurois te plaire.
Comment t'y traite-t-on ? Quel rôle y peux-tu faire ?
N'as-tu pas quelquefois regretté le couvent ?
Quand je ſonge à ton ſort, j'imagine ſouvent
Mille choſes qui font murmurer ma tendreſſe ;
En un mot, il répugne à ma délicateſſe
Que quelqu'un, qui nous eſt tout à fait étranger,
D'une eſpèce d'aſyle ait daigné t'honorer.

JULIE.

Je le ſens ; mais au Comte il faut rendre juſtice.
Jamais ces procédés n'ont rien dont je rougiſſe.
De mes biens on connoît la médiocrité ;

Mais le sang qui m'anime en est plus respecté.
Oui; si du Chevalier l'ardeur que je déteste,
Ne pouvoit pas un jour me devenir funeste,
Je ne chercherois point moi même à me bannir
D'un séjour que d'ailleurs tout m'engage à chérir;
Et, pour ne pas manquer à la reconnoissance,
J'aurois même voulu que quelque circonstance
M'eût offert un prétexte, un motif spécieux
De revoir ma retraite & de quitter ces lieux.
J'avois cru quelque temps qu'un prochain hyménée
D'Angélique bientôt changeant la destinée,
Romproit sans nul éclat l'intime liaison
Qui fixe encore ici mon habitation;
Mais cet hymen paroit difficile à conclure,
Quoiqu'on l'eût regarde comme une affaire sûre.
Enfin, quoi qu'il en soit, soit rupture ou retard,
Je ne crois plus devoir éloigner mon départ.
Si vous pouvez ce soir preparer ma retraite,
Votre fille y sera dès demain, satisfaite
D'y vivre loin du monde & de n'y voir que vous.

LISIMON.

Oui: j'y cours de ce pas, ma fille; qu'il m'est doux
De voir régner sur toi l'honneur & la décence!
Quel prix heureux des soins que j'eus de ton enfance!
C'est envain que le sort accabla ta maison,
S'il n'a pu te ravir ni vertus ni raison.
Adieu: je vais servir ta généreuse envie.

JULIE.

Je croirai vous devoir le bonheur de ma vie.

SCENE II.

JULIE *seule.*

OUi, Julie; il faut fuir ces écueils dangereux;
C'est un parti plus sûr que de lutter contre eux.
Un encens indiscret que le caprice allume,
Sans porter jusqu'au cœur, s'exhale & se consume.
Mais cet encens est-il aisément rejetté,
Quand par d'aimables mains il nous est présenté?
Lorsque les sentiments, l'humeur, le caractère,
Tout convient dans celui qui s'efforce à nous plaire:
Et, qu'abjurant le ton des lâches séducteurs,
L'amour respectueux sert de lustre à ses mœurs?
La Nature en fait peu sur un si beau modele;

Mais c'en feroit trop d'un ; & ma fortune eft telle,
Que ne pouvant fonger à trouver un époux,
Les Amants font égaux & je dois les fuir tous.

SCENE III.

VERVILLE, JULIE.

VERVILLE.

SAns indifcrétion oferois-je prétendre,
Qu'un moment fans témoins vous vouluffiez m'entendre ?

JULIE.

Moi, Monfieur! —

VERVILLE.

Ah! daignez m'accorder cet honneur.
Le motif qui me guide a droit fur votre cœur.
A peine favez-vous qui je fuis; mais, Julie,
D'Angélique je fais que vous êtes l'amie;
Et fi fes intérêts peuvent vous arrêter. —

JULIE.

Oui fans doute, & je fuis prête à vous écouter.

VERVILLE.

D'eftime & de refpect mon ame prévenue,
Juge fi bien de vous à la premiere vue,
Que je penfe devoir avec fincérité,
Vous peindre l'embarras dont je fuis agité.
Peut-être avez-vous cru qu'un brillant hyménée
Avoit fu captiver ma raifon étonnée.
Non ; mon oncle a tout fait. Au Comte, malgré moi,
Il promit pour fa fille & ma main & ma foi.

JULIE.

Eh bien, eft-ce un malheur qui foit fi redoutable ?
Je ne vous conçois point. Angélique eft aimable :
Pleine d'efprit ; elle a les graces, la beauté. —

VERVILLE.

Oui : mais n'a-t-elle pas encor plus de fierté?
Sans décider fitôt quel eft fon caractère,
J'ai tout lieu de le craindre ; & la mere & le frere,
Le Comte, l'air enfin de toute la maifon,
Sont faits pour pervertir la plus faine raifon.
De grace, pardonnez. L'exces de confiance
Me fait prendre peut-être un ton qui vous offenfe;
Mais je fuis excufable : en un danger preffant
Il eft rare qu'on foit toujours affez prudent.

En un mot, j'ai besoin d'une clarté fidelle,
Qui dirige mes pas. Daignez, Mademoiselle,
De votre amie ici me tracer le portrait :
De cet empressement son bonheur est l'objet.
Peut-être que du sort le pouvoir arbitraire,
La forma d'une humeur à la mienne contraire,
Et que le nœud sacré dont on veut nous unir,
Seroit bientôt suivi d'un commun repentir.
Quelle que soit alors l'extrême déférence
Que je dois à mon oncle en cette circonstance,
Rien ne m'obligeroit à former un lien
Qui feroit le malheur d'Angélique & le mien.

JULIE.

Instruit de l'amitié que j'ai pour Angélique,
De moi n'attendez point ce tableau véridique.
Je tairai ses défauts, si je les ai connus;
Sinon vous jugerez par des yeux prévenus.
Faites mieux. Angélique ignore l'art de feindre;
Et bientôt elle-même elle saura se peindre.
Pour juger d'après vous, attendez quelque temps.

VERVILLE.

Ce seroit le plus sûr sans doute, & je le sens;
Mais je sais trop d'Orgon quelle est la pétulance.
S'il a tout renoué, je n'ai point d'espérance
Qu'il consente au délai. Peut-être dès demain
D'Angélique il faudra que j'accepte la main :
Ou que me dédisant au moment de conclure,
Je me charge, à mon tour, du tort d'une rupture
Dont le Comte & mon oncle irrités justement,
Me sauront mauvais gré tous deux également.
Maintenant que des airs de toute la famille,
La bile de mon oncle avec raison pétille,
Peut-être à mon avis le ferois-je accéder,
Si je savois moi-même à quoi me décider.
Dites-moi donc, du moins, si de cet hyménée
Angélique sans peine attendoit la journée;
Ou si de mon état son orgueil révolté. —

JULIE.

Vous allez, sur ce point, voir ma sincérité. —
Angélique est dans l'âge, où ce ce qu'on nous inspire,
De notre ame aisément sait usurper l'empire.
Elle a jusqu'à présent vu faire peu d'état
De ceux qui sont d'un nom & d'un rang sans éclat.
Enfin des préjugés d'une haute naissance
Son esprit est nourri dès la plus tendre enfance;
Et vous devez juger que choquant sa fierté,
Ce projet n'a pas dû par elle être goûté.

Mais cet éloignement ne vient pas d'elle-même,
Et je conçois, Monsieur, que sans effort extrême,
Elle peut revenir d'une semblable erreur;
Alors — elle feroit — je crois, votre bonheur;
Bonheur d'autant plus doux, qu'il feroit votre ouvrage.
(Elle sort.)

VERVILLE.

Vous sortez?

JULIE.

Je ne puis demeurer davantage.

VERVILLE.

Un moment.

SCENE VI.

VERVILLE, *seul.*

Elle fuit. O Ciel, quel embarras!
Le trouble où je me vois augmente à chaque pas.
Je ne sais, tant je vois à desirer, à craindre,
Si je dois obéir, ou si je dois me plaindre.
Puis-je avec Angélique espérer d'être heureux?
Non. La seule beauté n'attire point mes vœux.
Je desire trouver une compagne aimable,
Pour qui je ne sois point un objet méprisable,
Et qui, dans un lien fait pour notre bonheur,
Ne s'imagine pas trouver son déshonneur.
Qu'Angélique, grands Dieux, n'a-t-elle de Julie
La naïve douceur, la noble modestie!
De mon oncle bientôt secondant les projets,
Cet hymen deviendroit l'objet de mes souhaits.

SCENE V.

LA COMTESSE, LE COMTE, ORGON, VERVILLE.

LA COMTESSE *riant & parlant au Comte.*

Je vous dis qu'il m'amuse on ne peut davantage,
Mais cependant il faut finir ce badinage,
Et lui déclarer net. —

LE COMTE.

Mon Dieu ! ne brusquons rien.

ORGON.

Reprenons, s'il vous plait, le fil de l'entretien.
Je disois donc qu'issu de parents ordinaires,
Je ne puis me vanter des honneurs de mes pères.
Et que tout bonnement, Commerçans comme moi,
Ils n'ont fait parler d'eux que par leur bonne foi ?
Titre qui devroit bien être en ligne de compte
Avant les qualités de Marquis & de Comte,
Mais la sottise humaine en ordonne autrement.

LA COMTESSE.

La sottise ! Ecoutes-le. Il seroit beau vraiment
Qu'on vit au même rang, sans nulle différence,
Marcher & gens titrés, & commerce & finance.

ORGON.

Ne craignez rien, Madame ; allez, vous garderez
Ces frivoles honneurs par l'orgueil consacrés.
Quant à moi, je ferai consister ma noblesse
A me montrer exact à tenir ma promesse ;
A ne point m'arroger un droit humiliant
Sur les sots qui pourroient me prêter de l'argent ;
A m'affranchir sur-tout du chagrin, de la honte
Qu'un Huissier.—

LE COMTE *bas à Orgon.*

Ah ! paix donc.

ORGON.

Vous m'entendez, chez Comte.
Il est fâcheux sans doute, il en faut convenir,
Qu'un Seigneur de chez lui ne puisse pas sortir,
Sans craindre qu'un Sergent, avec sa digne escorte,
Au mépris de son rang, ne l'enleve à sa porte.

LE COMTE *bas à Orgon.*

Vous voulez donc me perdre ?

ORGON.

Oh ! que non.

LA COMTESSE.

Que dit-il ?

ORGON.

Je conviens que le trait ne seroit pas civil ;
Mais quand on pousse à bout.—

LE COMTE.

à Orgon *à part.*
Epargnez-moi.— J'enrage.

VERVILLE *à part.*

J'imagine à la fin entendre ce langage.

ORGON *à la Comtesse.*

Vous ne concevez rien, Madame, à ces propos ?

LA COMTESSE.

Non ; & pour dire vrai, je les trouve assez sots.

ORGON *riant.*

Sans doute.

LA COMTESSE.

Et n'y vois point quel est le mot pour rire.

ORGON.

Vous n'avez pas la clef de ce que je veux dire ;
Mais le Comte, s'il veut, pourra vous mettre au fait.
Or sus ; revenons-en, je vous prie, au projet
Qui me conduit céans aussi bien que Verville.
J'aurois cru mon voyage à Paris inutile ;
Cependant il me semble, à voir l'air du bureau,
Que sans moi notre hymen s'en iroit à vau-l'eau.
Mon nigaud de neveu vous auroit laissé faire.
Mais puisque ma présence étoit si nécessaire,
Me voici ; concluons & prenons notre jour.

LA COMTESSE *au Comte.*

Vous voyez bien qu'il faut lui parler sans détour.

LE COMTE.

Doucement.

ORGON.

Aucun point, je crois ne nous arrête.
Car la dot d'Angélique étoit sûrement prête ;
Vous ne lui donnez rien.

LA COMTESSE.

Ne vous falloit-il pas
De grands biens joints au nom, aux talents, aux appas ?
C'est trop s'entretenir de cette rêverie.
Comte, daignez parler nettement, je vous prie.
Ou bien du compliment je saurai me charger.

Elle sort.

SCENE VI.

LE COMTE, ORGON, VERVILLE.

ORGON.

Et moi, de cet affront je saurai me venger.
Allons, Verville, allons, c'est trop d'impertinence.—

LE COMTE.

Orgon, de la Comtesse excusez l'imprudence.

Je vous avoue ici, je m'y trouve obligé,
Qu'elle ignoroit encor que j'y fusse engagé.
Comme je connoissois toute la répugnance
Qu'elle auroit à former quelque mésalliance,
Je ne l'entretenois de l'hymen projetté,
Que comme d'un dessein par moi seul enfanté.
Mais je vais lui parler. *(Il sort.)*

ORGON.

Au moins, Monsieur le Comte,
Que la décision de tout ceci soit prompte.

SCENE VII.

ORGON, VERVILLE.

ORGON *au Comte qui s'en va.*

TENEZ votre promesse, ou sans cela dans peu *à Verville.*
Vous entendrez parler de moi. Non, palsembleu,
Je ne souffrirai point qu'une mortelle offense
Soit de mon amitié la triste récompense.
Eh quoi! suffira-t-il qu'une suite d'Aïeux
Nous ait transmis un nom qu'ils ont rendu fameux,
Pour nous autoriser à manquer de parole?
Des titres & du rang l'avantage frivole,
Peut-il donner ainsi l'indigne faculté
De se moquer des loix de la société?
Oh! si vous l'avez cru; ma foi, Monsieur le Comte,
Vous allez vous trouver bien éloigné de compte:
Et je vous menerai si bon train.—

VERVILLE.

Mais, pourquoi
Voulez-vous le forcer à nous garder sa foi?
Vous le savez, Monsieur, ma juste déférence
N'a pu qu'avec effort vaincre ma résistance:
Et cependant alors je ne pouvois prévoir
Que de cette façon on dût nous recevoir.
Maintenant que je vois réaliser mes craintes,
N'aurois-je pas sujet de former quelques plaintes,
Si, persistant toujours à suivre ce parti.—

ORGON.

Quoi! tu voudrois que j'eusse ici le démenti!

VERVILLE.

Pourquoi non? Vous savez que la famille entiere.—

ORGON.

Tant mieux ; j'ai plus de monde à qui rompre en viſiere.
Que de plaiſir de voir ces gens mortifiés !

VERVILLE.

Mais ſongez que c'eſt moi que vous ſacrifiez.

ORGON.

Le ſacrifice eſt grand & digne qu'on l'admire !

VERVILLE.

Sans doute, & j'entrevois.—

ORGON.

Mais, mais, que veux-tu dire ?
Angélique eſt jolie, elle n'a pas vingt ans.
On dit qu'elle a beaucoup d'eſprit & de talents ;
Que peux-tu deſirer de plus ?

VERVILLE.

Que la naiſſance
Entre une femme & moi mette moins de diſtance.
Voulez-vous que toujours en butte à des mépris,
De ma ſoumiſſion mon malheur ſoit le prix ?

ORGON.

Non : mais je ne veux pas céder à leur caprice.
Lorſque j'ai propoſé que l'hymen vous uniſſe,
Bruyancourt, puiſqu'il faut s'expliquer là-deſſus,
Me devoit dès long-temps, au moins cent mille écus
De bon argent prêté : car, Dieu merci, ma bourſe,
Dans ſes preſſants beſoins, fut toujours ſa reſſource ;
Et ſans moi, je le puis dire ſans vanité,
Dans une Terre il eût traîné ſa qualité.
Je ſavois cependant fort bien que ſes affaires
Ne faiſoient qu'empirer & devenir moins claires ;
Que toujours s'obſtinant à paroître à la Cour,
Son orgueil écornoit ſes biens fonds chaque jour.
Je ne voyois que trop qu'en cette circonſtance,
Exercer contre lui mes droits & ma créance,
C'étoit le ruiner, & détruire à l'inſtant,
De toutes ſes grandeurs l'édifice impoſant ;
Et comme la Fortune à mes deſirs proſpere
Me rendoit tous les jours ce fonds moins néceſſaire,
Mon ancienne amitié pour le Comte parla ;
Elle exigea de moi ce ſacrifice là
Mais elle me fit naître en même-temps l'idée
De t'unir à ſa fille ; & par cet hymenée,
De confondre du moins nos communs intérêts,
Et d'obliger quelqu'un qui me tînt de plus près.
De ſa dette, à ce prix, je lui faiſois remiſe.
Ce fut, j'en conviendrai, peut-être une ſottiſe ;
Mais le mot fut lâché. Le Comte avec tranſport,

Embraſſa

Embraſſa ce parti qui lui convenoit fort.
Ses Lettres n'exprimoient que ſa reconnoiſſance ;
Il ſe diſoit comblé de faire une alliance,
Qui du moins témoignoit du retour de ſa part.
Je fus perſuadé ; je preſſai ton départ,
En maudiſſant le ſort qui, m'envoyant la goutte,
Avec toi m'empêchoit d'entreprendre la route.
Du premier intervalle, avec empreſſement
Je profite, j'arrive, & me flattois vraiment
De ne trouver ici que plaiſirs, qu'alégreſſe,
Et n'y vois cependant qu'un orgueil qui me bleſſe ;
Des doutes, des grands airs, des diſcours outrageants.
Eh bien, ils apprendront à connoître leurs gens.
Je n'en démordrai point, & l'hymen d'Angelique
Réparera bientôt un délai qui me pique ;
Ou du reſſentiment n'écoutant que la voix,
Je vais, ſans nuls égards, faire valoir mes droits.

VERVILLE.

Mais ne pourriez-vous point ?—

ORGON.

La choſe eſt décidée,
Et ſa concluſion déja trop retardée.
Je m'en vais retrouver Monſieur de Bruyancourt,
Et ſur ce qu'il fera, me régler à mon tour. (*Il ſort.*)

VERVILLE *ſeul.*

Et moi, je vais tâcher d'entretenir ſa fille.
En elle ſi je vois l'orgueil de la famile,
Telle choſe qu'Orgon faſſe pour m'y forcer,
Il peut à ce projet pour toujours renoncer.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, JULIE, LE CHEVALIER.

ANGÉLIQUE.

QUOI, vous voulez nous fuir! y penſez-vous, Julie?

LE CHEVALIER.

Bon! il n'en ſera rien; & c'eſt une folie
Dont elle reviendra.

ANGÉLIQUE.

Pouvons-nous l'eſpérer?

JULIE.

Non, ma chere Angélique, il faut nous ſéparer.

ANGÉLIQUE.

Mais, vous ne pouvez pas, ſans bleſſer ma tendreſſe,
Me cacher plus long-temps le motif qui vous preſſe.

LE CHEVALIER.

Pour dire ſon motif, il faudroit en avoir,
Et ce n'eſt qu'un caprice, à ce que je puis voir.

JULIE *à Angélique.*

A ma tendre amitié rendez plus de juſtice.
Quant à Monſieur, il peut m'accuſer de caprice,
J'y consens.

ANGÉLIQUE.

C'eſt de lui faire aſſez peu de cas.

JULIE.

Souffrez qu'à cet égard je ne m'explique pas.
Je dois le ménager, puiſqu'il eſt votre frere.

ANGÉLIQUE.

Comment! le Chevalier a-t-il pu vous déplaire?

LE CHEVALIER.

En tout cas, je ne ſais en honneur pas pourquoi.
Elle n'a nul ſujet de ſe plaindre de moi.

JULIE.

Pardonnéz-moi, Monſieur, votre indiſcret hommage,
Puiſqu'il faut l'avouer, me fatigue & m'outrage.

J'aurois voulu cacher à toute la Maison. —

ANGELIQUE.

Quoi Julie, il vous aime ! Eh mais, il a raiſon !
Rien n'eſt plus naturel. Dites-moi donc, mon frere,
Pourquoi de ce penchant m'avoir fait un myſtere ?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous ? Mon foible eſt la diſcrétion.
Mon cœur a plus d'un mois nourri ſa paſſion,
Sans oſer en parler à Julie elle-même.
Enfin de mon amour la violence extrême,
Devant de ſi beaux yeux, n'a pu ſe contenir,
Il eſt vrai que j'avois eſpéré d'obtenir
Que de quelque retour ma flamme fût payée ;
Mais ce n'eſt pas aſſez qu'elle ſoit rejettée,
Il faut que de mes feux les tranſports ingénus
M'attirent des mépris qui m'étoient inconnus.
Jugez-nous maintenant ; décidez, Angélique,
Si c'eſt injuſtement que ſon dédain me pique,
Et ſi l'unique prix d'un amour trop conſtant. —

ANGELIQUE *à Julie.*

Vous le traitez auſſi trop rigoureuſement.

LE CHEVALIER.

Je ne me crois point fait pour que l'on me haïſſe.

JULIE.

Vous haïr, ſeroit trop, mais je me rends juſtice.
La fortune a trop mis d'intervalle entre nous,
Et nous ne ſommes point formés pour être époux.

LE CHEVALIER.

Mais je ne conviens point de cela, je vous jure.
Car enfin, en ſuivant le cours de la nature,
Le Comte ne ſauroit garder long-temps mon bien.
Un jour à ma fortune il ne manquera rien,
Tout le monde finit. — Je conviens que l'attente,
A parler franchement, n'eſt pas fort amuſante.
Je voudrois qu'une loi mît en poſſeſſion
Les enfants de vingt ans ; & qu'une penſion
Aſſurât aux parens le juſte néceſſaire,
Juſqu'au moment qui doit terminer leur carriere.

ANGELIQUE *riant.*

De ces principes-là je ne ſuis pas d'accord.

LE CHEVALIER.

Tant pis pour vous, ma ſœur, & vous avez grand tort.

ANGELIQUE.

Quoi qu'il en ſoit, Julie, il faut perdre l'idée
Dont vous m'avez fait part.

JULIE.

Non, je ſuis décidée.

Ce n'eſt pas ſans effort que j'ai pris un parti,
Qui, par mon cœur, étoit ſans ceſſe démenti.

LE CHEVALIER.

Mais à ce cœur pourquoi faites-vous violence?
Pourquoi vous immoler à cette bienſéance
Qui n'aboutit à rien? Car, puiſqu'il faut parler,
Vos ſentimens ne ſont que ſe diſſimuler.
Un effort de raiſon, qui ne durera guere,
Aujourd'hui vous preſcrit une retraite auſtere;
Mais le trait qui vous bleſſe y ſuivra vos appas.
Vous vous éloignerez; vous ne m'oublirez pas.
Jugez de vos chagrins. Ah! Je vous en conjure,
Épargnez-vous l'ennui d'une épreuve ſi dure.
Ma ſœur, dites-lui donc qu'elle en a fait aſſez,
Et que pendant deux mois mes ſoupirs repouſſés,
N'ont ſignalé que trop une belle défenſe.
C'eſt avoir ſatisfait au grand mot de décence.
Maintenant ce ſeroit un pur entêtement,
D'autant plus déplacé qu'il feroit mon tourment.
Ne le voyez-vous pas? Mais convenez, Julie,
Que vous voulez me fuir, m'aimant à la folie.

JULIE.

Je conviens qu'il faudroit être folle à l'excès.

ANGELIQUE.

Vous paroiſſez trop tôt aſſuré du ſuccès,
Mon frere.

LE CHEVALIER.

Point du tout: mais j'apperçois ma mere,
Il faut de tout ceci lui faire encor myſtere.

JULIE *ironiquement.*

J'y conſens; j'ai, Monſieur, trop de diſcrétion
Pour tirer vanité de votre paſſion;
Et j'aime mieux encor me réſoudre à l'abſence,
Que de me voir forcée à rompre le ſilence.
Tâchez de m'imiter, & qu'un profond ſecret
Laiſſe à jamais vos feux dans un oubli parfait.

Elle ſort.



SCENE II.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, LE CHEVALIER,

LA COMTESSE.

Je ne me vis jamais ſi vivement preſſée.

LE CHEVALIER.

Peut-on ſavoir de quoi vous êtes courroucée ?

LA COMTESSE.

Je n'y puis rien comprendre, & je voudrois ſavoir
D'où vient que ſur le Comte Orgon a ce pouvoir.

LE CHEVALIER.

Quoi ! Toujours cet hymen !

LA COMTESSE.

Oui, vraiment : votre pere
Dans ce digne projet ſottement perſévere.
J'ai beau repréſenter. —

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien ; ma ſœur,
Pour former ces beaux nœuds, a, je crois, trop de cœur.

ANGELIQUE.

Sans doute : ſi le ſort eût fait naître Verville
D'une condition moins obſcure, moins vile,
J'aurois ſouſcrit ſans peine à cet engagement,
Par lui-même il paroît mériter. —

LA COMTESSE.

Nullement.
Il a ce mauvais ton, ce langage ordinaire
Des gens de ſon état, & ce bon-ſens vulgaire
Que les eſprits pédants vous font ſonner bien haut,
Et qui, dans le grand monde, eſt ſouvent un défaut.
On ne voit point en lui ce bon air, cette aiſance
Réſervés en effet pour les gens de naiſſance :
Et ſoit enfin bêtiſe, ou bien timidité,
Tout ſe reſſent en lui de ſon obſcurité.

ANGELIQUE *ſouriant.*

Cette timidité ne doit pas nous ſurprendre ;
A l'accueil qu'on lui fait, il ne pouvoit s'attendre,
Et tout autre à ſa place, en ſeroit interdit.

LE CHEVALIER.

Il s'en ſeroit tiré s'il eût eu de l'eſprit ;
Mais ce ſont de ces gens dont le talent unique
Ne va jamais plus loin que leur arithmétique,

Et dont l'épais génie eſt toujours ſuffiſant
Quand il les a conduits à gagner de l'argent.

ANGELIQUE.

Dans le peu qu'il m'a dit, il m'a fait, au contraire,
Remarquer un eſprit qui n'eſt point ordinaire.

LA COMTESSE.

Comment, en ſa faveur de la prévention!

ANGELIQUE.

Non, & je n'ai ſur lui nulle prétention.
Je ſais me reſpecter ſans lui faire injuſtice.
Il n'eſt pas fait pour moi. Du deſtin le caprice
A trop mis d'intervalle entre nous; c'eſt pourquoi
L'on peut, ſur ce qu'il vaut, s'en rapporter à moi.

LA COMTESSE.

Je n'en ſais rien : l'on voit tant de cervelles priſes,
Et l'amour fait ſouvent faire tant de ſottiſes. —
Tenez, quand on a lu comme moi les romans,
De ce genre, on a vu nombre d'événemens.
J'en ſais mille par cœur : ainſi, Mademoiſelle,
Si votre opinion ſur ce Verville eſt telle,
Tenez, —— cela devient une raiſon de plus
De preſſer ſon congé ſans détours ſuperflus :
Mais il vient à propos; l'occaſion eſt bonne,
Et je n'aurai beſoin pour cela de perſonne.
Je vais lui déclarer très-poſitivement,
Qu'il prenne ſans tarder ſon parti galamment.

SCENE III.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, LE CHEVALIER, VERVILLE.

VERVILLE *voulant ſe retirer.*

Je crains d'être de trop.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, au contraire,
Votre préſence ici nous étoit néceſſaire,
Et dans ce moment même on s'occupoit de vous.
Nous parlions des projets du Comte mon époux,
Chimere dont je ſuis extrêmement bleſſée.
Que d'Orgon votre hymen occupe la penſée :
Qu'également flatté d'un ſi brillant eſpoir,
Vous preſſiez le ſuccès de tout votre pouvoir,
Je le conçois ſans peine, & tous deux vous excuſe :

Mais votre ambition étrangement s'abuſe ;
Et ſi vous y faiſiez quelques réflexions,
Vous vous départiriez de vos prétentions.
Le Comte enſorcelé, je ne ſais par quels charmes,
Il eſt vrai, contre lui vous a donné des armes.
Il a promis, dit-on ; mais n'imaginez point
Qu'il ait été jamais avoué ſur ce point.
Seul de cet avis-là dans toute la famille,
Il ne peut malgré nous diſpoſer de ſa fille.
Ainſi, dans ce deſſein, Monſieur, n'inſiſtez plus,
Et ne redoublez point des efforts ſuperflus.

LE CHEVALIER.

Si vous euſſiez été, mon cher, un peu plus ſage,
Vous euſſiez vu de loin ſe former cet orage,
Et ſuivant mes avis, vous euſſiez évité
Un compliment fâcheux pour votre vanité.

VERVILLE.

Il n'en eſt de fâcheux que lorſqu'on les mérite.
Je devrois, il eſt vrai, ceſſer toute pourſuite,
Et ne plus m'attirer d'humiliations :
Mais.—

LA COMTESSE.

Mais il faut ceſſer vos perſécutions.

VERVILLE.

Permettez qu'en deux mots là-deſſus je m'explique.
J'ai quelques droits, Madame, à l'hymen d'Angélique.
Peut-être ſaurez-vous bientôt de ce projet
Quelle fut l'origine, & quel en eſt l'objet.
Alors vous ſerez moins ſurpriſe que le Comte.
A former ſes liens ne trouve point de honte,
Et qu'il ait pris enfin de ces engagements
Plus forts que les contrats chez les honnêtes gens.
Ne croyez pourtant pas qu'en parlant de la ſorte,
A les faire valoir l'ambition me porte :
Non : & je voudrois voir Orgon moins acharné
Au ſuccès d'un deſſein que j'avois condamné.
Il eſt vrai qu'à ſes vœux quand je parus rebelle,
Je ne connoiſſois point encor Mademoiſelle,
Et que je m'apperçois que cet éloignement
S'affoiblit dans mon cœur de moment en moment.
Il faut donc ſur mon ſort qu'elle-même prononce.
Je viens l'interroger ; & c'eſt ſur ſa réponſe,
Que fixant déſormais des vœux trop incertains,
De mon oncle j'adopte ou combats les deſſeins.

LA COMTESSE.

Eh mais, il devient fou ! Penſez-vous qu'Angélique.—

VERVILLE.

J'exige qu'elle même à ce sujet s'explique.
Parlez, Mademoiselle ; oui je m'adresse à vous,
Pour savoir si je dois devenir votre époux.
Je ne puis vous offrir l'éclatant avantage
Qui d'un illustre nom est le juste apanage.
Les aïeux peu connus qui m'ont transmis leur sang,
Des citoyens obscurs n'ont point franchi le rang.
Je n'en ai point rougi jusqu'en cette occurrence,
Pour la premiere fois mon esprit s'en offense ;
L'ambition s'allume, & je serois jaloux
Que mon hommage fût digne en tout point de vous.
Mais d'un destin plus beau je ne suis point le maître.
Si d'ailleurs de grands biens, quelques vertus peut-être,
Paroissoient à vos yeux des dédommagements,
J'oserois vous promettre un sort plein d'agréments :
Mais si le préjugé dont j'éprouve l'empire,
Regne dans votre esprit & ne peut se détruire,
Ordonnez, Angélique, & j'abjure un projet
Qui, sans votre agrément, n'aura jamais d'effet,
Si l'hymen nous unit, je veux pouvoir vous plaire,
Et ne pas employer l'autorité d'un pere,
Pour traîner à l'autel un cœur obéissant,
Qui ne se donneroit à moi qu'en gémissant.

ANGELIQUE.

Vous exigez, Monsieur, une réponse claire,
Et moi je voudrois bien éviter de la faire.

VERVILLE.

Et pourquoi ?

LA COMTESSE *à Angélique.*

Prenez garde à ce que vous direz.

SCENE IV.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, LE CHEVALIER, VERVILLE, LE COMTE, ORGON.

ORGON *au Comte.*

Pourvu que ces délais soient bientôt réparés,
(à la Comtesse.)
J'oublierai tout, Madame, enfin Monsieur le Comte
A, de son procédé, ressenti quelque honte.
Nous sommes convenus de tous nos faits ; partant
Nous allons travailler au contrat dans l'instant.

Pour

Pour la forme il désire avoir votre suffrage.
Donnez le, s'il vous plaît, sans tarder davantage ;
Car nous avons perdu des momens précieux.

LA COMTESSE.

Mais, je le dis encor, cet homme est merveilleux.

ORGON.

Comte, faites finir tous ces propos de femme,
Et tâchons de conclure.

LE COMTE.

Ah ! de grace, Madame,
Ne vous opposez point à cet arrangement.

LE CHEVALIER.

Mon pere, c'est pousser trop loin l'aveuglement.
D'un si bizarre hymen, que voulez-vous qu'on dise ?

ORGON,

Ceci ne va point mal, tout le monde, à sa guise ;
A donc ici le droit de vous faire leçon ?
Jadis un pere étoit maître dans sa maison :
Mais je vois qu'à présent la mode est différente ;
Car sur ses volontés tout le monde argumente,
Et se croit obligé de donner son avis.
Vous prenez des conseils aussi de votre fils ?
On ne peut que louer semblable déférence.
Faut-il savoir aussi ce qu'Angélique en pense ?
Oui, sans doute ; & l'on doit dans ces occasions
D'une fille écouter les inclinations ;
Leur déférer le choix : car bien mieux que son pere ;
Elle peut discerner ce qu'il convient de faire.
Vous me faites ma foi pitié, mon pauvre ami,
A ne vous voir ici le maître qu'à demi.
Quoi ! d'un bon, Je le veux, la solide énergie
Ne peut-elle finir toute tracasserie !
Et faut-il qu'au mépris de votre autorité,
Par tout le monde ainsi vous soyez balotté.

LA COMTESSE *au Comte.*

D'un pouvoir très-douteux le tyrannique usage
Ici vous siéroit mal ; & je vous crois trop sage
Pour forcer Angélique à prendre pour époux
Un homme d'un état si peu digne de nous.

LE CHEVALIER.

Mon pere n'aura pas, je crois, la complaisance
D'employer pour Monsieur ici la violence.

ORGON.

Il le fera, parbleu, s'il agit prudemment.

VERVILLE.

Mon oncle, ce seroit très-inutilement.
D'Angélique, avant tout, obtenons le suffrage.

Ou bien n'infiftons point fur cela davantage.
Ne nous expofez point à d'éternels malheurs;
Point d'hymen s'il doit être arrofé de fes pleurs.

ORGON.

Ah! voici, par ma foi, le jargon de Cythere.
La pefte foit du fat. Eh bien : c'eft ton affaire.
Et fi tu t'y prends bien cela s'arrangera :
Après un peu de pleurs on fe confolera.
De quelques Marquifats la valeur en efpèce,
Chez elle des grandeurs temperera l'ivreffe :
Elle verra bientôt que l'on peut être heureux
Sans être revêtu d'un titre faftueux.
Qu'une bonne maifon où regne l'abondance,
Vaut bien, à tous égards, la trompeufe élégance
De ces palais bruyants, où l'or par tout femé
Infulte aux créanciers d'un Seigneur affamé;
Et qu'il eft plus flatteur d'obliger tout le monde,
Et d'être de bienfaits une fource féconde,
Que d'avoir le talent fi commun aujourd'hui,
De faire grand fracas, mais aux dépens d'autrui.

LE CHEVALIER.

Et comment voulez-vous que faffe la Nobleffe?
Tout l'or eft dans les mains des gens de votre efpèce.
Pour avoir notre part nous n'avons qu'un moyen;
C'eft d'emprunter beaucoup & de ne rendre rien.

ORGON.

Votre fils parviendra; pefte! il a des maximes,
De nobles fentimens, des principes fublimes!
(*à part.*)
Je n'en fuis pas furpris, il a de qui tenir.
Au demeurant, Monfieur, s'il vous plaît de finir,
Envoyez avertir au plutôt le Notaire.
Je fors pour arranger une petite affaire,
Et ferai de retour ici très-promptement.
(*à Verville.*)
Suis-moi; j'aurai befoin de toi pour un moment.



SCENE V.

LE COMTE, LA COMTESSE, ANGELIQUE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

ILs sont partis ; aurai je à la fin connoissance
Du motif qui vous porte à cette extravagance ?
Daignerez-vous, Monsieur, m'instruire.....

LE COMTE.

Il le faut bien :
Puisque j'y suis forcé, je ne vous tairai rien.
Peut-être vous croyez qu'une fortune immense
Du train de ma maison entretient l'élégance ?
Eh bien, vous vous trompez. Au bout de mon crédit,
A fuir dans la province on va me voir réduit,
Si d'Orgon méprisé la trop juste colere.....

LA COMTESSE.

Oh Ciel ! que dites-vous ? Ce coup me désespere.
Dans un maudit château j'irois me confiner ?
Non ; ne vous flattez pas de m'y déterminer.

LE COMTE.

Il le faudra pourtant : je n'ai nulle ressource.
Ancien ami d'Orgon, j'ai puisé dans sa bourse,
Et j'en ai tant usé dans mes besoins urgens,
Qu'il est mon créancier de trois cens mille francs.
A son projet voilà ce qui donna naissance ;
Le bon homme flatté d'une illustre alliance,
Et voulant de Verville embellir le destin,
D'Angélique pour lui me demanda la main.
J'ai fait à cet égard tout ce que j'ai dû faire,
Pour ôter de sa tête une telle chimere.
Mais en vain j'ai voulu le faire désister,
Et de ce beau dessein tous deux les dégoûter ;
Cet obstiné vieillard enfin m'a fait connoître
Que de le refuser sans doute j'étois maître ;
Mais, sans perdre de temps, qu'il alloit employer
Jusqu'aux derniers moyens pour se faire payer.
Dans un tel embarras que faut-il que je fasse ?
Il ne manquera pas d'accomplir sa menace.
Rien ne peut me sauver de son ressentiment.
S'il donne le signal, je verrai dans l'instant
De tous mes créanciers la troupe conjurée

Envahir ma fortune à mes yeux dévorée,
Et ne me plus laiſſer que la honte & l'ennui
Que l'orgueil abaiſſé doit traîner après lui.

LE CHEVALIER.

Mais de votre procès ſe peut-il que l'iſſue
Trompe éternellement votre attente déçue ?

LE COMTE.

Je n'ai que trop compté ſur un prochain ſuccès.
En vain, pour le hâter, j'avance tous les frais :
Inutiles efforts. La chicanne féconde
En reſſorts inconnus inceſſamment abonde ;
Et vingt ans de combats de plus en plus coûteux,
Loin d'éclaircir mes droits les ont rendus douteux.
En un mot c'eſt en toi, ma fille, que j'eſpère ;
Toi ſeule en ce moment peux me tirer d'affaire.
Si l'hymen au neveu t'unit, ſans balancer,
A ſa créance l'Oncle eſt prêt à renoncer.

LA COMTESSE.

Oh ! Monſieur, tout eſt dit. Dès l'inſtant que ma fille
Peut faire le bonheur de toute ſa famille,
Vous êtes aſſuré de ſon conſentement.
Quant au mien je le donne, & cet arrangement
Tout peſé me plaît fort. Ce Verville eſt aimable ;
Arrangeons, croyez-moi, le tout à l'amiable.
Et la reconnoiſſance eſt d'ailleurs un motif
Qui, dans ce moment ci, me paroît déciſif.
Pour décorer Verville, on pourra ſur ſa tête
Faire acquiſition de quelque charge honnête :
Enfin, au Chevalier il faut un Régiment,
Et le bon homme d'oncle avancera l'argent.
Allons tout préparer. Je meurs d'impatience
De voir bien cimenter cette utile alliance.
Non, jamais les enfans ne deviendroient heureux,
Si leurs parens n'étoient ſans ceſſe occupés d'eux.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VERVILLE *seul.*

HElas ! ils sont d'accord. Cette fiere Comtesse
Ayant changé de ton, nous flatte & nous caresse.
L'hymen qu'elle blâmoit tantôt si hautement,
Est devenu l'objet de son empressement.
Le Comte le partage ; Orgon est dans la joie.
Moi seul de la douleur je demeure la proie ;
Car envain je voudrois me faire illusion,
Angélique à regret contracte une union,
Dont la nécessité, qui maintenant l'entraîne,
Pour l'état qu'elle embrasse augmentera sa haine ;
Et moi même, au moment de recevoir sa main,
Jamais je ne me suis senti plus incertain.
Je crains de plus en plus les maux où je m'expose ;
Mais de mon embarras n'est-il pas d'autre cause ?
Et si je descendois dans le fond de mon cœur,
Ne le verrois-je point brûler d'une autre ardeur ?
N'y trouverois-je point l'impression trop vive
Qu'ont d'abord fait sur moi cette beauté naïve,
Cette noble douceur, cette simplicité
Qui distinguent Julie & qui m'ont enchanté ?
Je ne le sens que trop hélas ! & cette flamme
Usurperoit bientôt l'empire de mon ame.
Hâtons-nous de fixer mes vœux irrésolus ;
Peut-être un jour plus tard ne le pourrois-je plus.



SCENE II.

ORGON, VERVILLE.

ORGON.

AH! je vous trouve enfin. Pourroit-on, je vous prie,
Interrompre le cours de votre rêverie?
Au lieu de songer creux, ne conviendroit-il pas
De partager du moins avec moi l'embarras?
Avec tranquillité Monsieur me laisse faire!
Il faut que je galope & Marchands & Notaire.
A propos; il convient que sur cette union
Je te fasse encor part d'une réflexion.
Je pensois bonnement qu'en toute cette affaire,
Tant de cérémonie étoit peu nécessaire,
Et qu'acquittés des soins qu'entraîne ce grand jour,
Aussi-tôt à Bordeaux vous seriez de retour.
Mais, de plus près, je vois que c'est chose impossible.
Ainsi n'alarmons point un esprit trop sensible,
Et qui, grace aux progrès d'un préjugé fâcheux,
Croit que hors de Paris on ne peut être heureux,
Elle paroît d'ailleurs sensée, & j'en espere:
Mais, pour la gouverner, d'abord il faut lui plaire,
Et que nos procédés subjuguent sa raison
Tu dois donc à Paris chercher une maison.
Il est vrai que ce fonds, qu'un hazard incroyable
A remis en tes mains quoique considérable,
Ne te suffiroit pas pour vivre en un pays
Oû l'honneur d'habiter s'achette à si haut prix.
Je te vois maintenant dix mille écus de rente:
Un jour (mais je prétends en prolonger l'attente
Le plus que je pourrai) tes revenus triplés,
Satisfairont à l'aise à tes desirs comblés.
D'ici-là, je prévois qu'un defaut d'opulence
Enfanteroit bientôt la mésintelligence;
Et je sens qu'Angélique aux honneurs renonçant,
Attend de la fortune un dédommagement.
Je veux donc en cela te devenir utile,
Et venir m'établir moi-même en cette Ville.
D'une bonne maison je ferai tous les frais.
Vous y serez logés, nourris. —

VERVILLE.

A vos bienfaits

Mon cœur accoutumé. —
ORGON.
Va, va, je te diſpenſe
D'étaler les tranſports de ta reconnoiſſance.
Quand elle eſt véritable, on s'en apperçoit bien :
Quand elle ne l'eſt pas, les grands mots ne ſont rien.

SCENE III.

ORGON, LISIMON, VERVILLE.

ORGON.

MAis que cherche cet homme ?
VERVILLE.
Oh Ciel ! Eſt-il poſſible ?
Ne me trompai-je point ?
ORGON.
Quoi donc ?
VERVILLE, *à Liſimon.*
Un cœur ſenſible
Tel que le mien, Monſieur. goûte un plaiſir parfait
Quand il peut à ſon gré publier un bienfait.
(*A Orgon.*)
Mon Oncle, vous voyez cette ame peu commune,
Dont l'auſtere vertu m'a rendu ma fortune.
ORGON, *embraſſant Liſimon.*
Ah, mon très-cher Monſieur que ces embraſſemens
Vous prouvent combien j'aime à voir d'honnêtes gens;
LISIMON.
Vous faites trop de cas d'une choſe ordinaire,
Meſſieurs, je n'ai rien fait qu'un autre n'eut dû faire.
ORGON.
D'accord ; mais aujourd'hui c'eſt acquérir le droit
D'être préconiſé de faire ce qu'on doit.
Des hommes ſcrupuleux la liſte eſt ſi petite,
Que l'exacte équité devient un grand mérite.
Au demeurant, Monſieur, Verville m'a conté
Qu'à céler votre nom vous étiez entêté :
C'eſt juſques à l'excès pouſſer la modeſtie.
De grace, ſur ce point contentez notre envie;
Un ſi rare ſervice entre des gens de bien,
D'une étroite amitié doit former le lien.
LISIMON.
Je ſerai très-flatté d'un pareil avantage,

Et c'eſt avec plaiſir, Monſieur, que je m'engage.
Si j'ai caché mon nom, c'eſt qu'il importoit peu
D'en inſtruire pour lors Monſieur votre neveu.
Je ne prévoyois pas qu'aucune circonſtance,
Dût jamais entre nous lier de connoiſſance.
Ignoré dans le monde autant que je le puis,
Je répugne ſouvent à dire qui je ſuis.
Mais cette occaſion me preſcrit le contraire :
Sachez donc que je ſuis un ancien Militaire,
Peu riche.

ORGON.

C'eſt l'uſage.

LISIMON.

Appellé Liſimon.

ORGON.

Et vous connoiſſez donc quelqu'un dans la maiſon ?

LISIMON.

Oui : ma fille y demeure.

VERVILLE.

Et ſe nomme ?

LISIMON.

Julie.

VERVILLE, *à part.*

Mon cœur me le diſoit.

ORGON.

Comment ! Elle eſt jolie.
Et d'ailleurs a beaucoup d'eſprit & de douceur ;
Je vous en félicite ; elle vous fait honneur.
J'ai cauſé ce matin un moment avec elle,
Et. —

SCENE IV.

JULIE, LISIMON, ORGON, VERVILLE.

ORGON.

MA foi, la voici ; venez, Mademoiſelle ;
Vous n'êtes point de trop ; car je prétends ici
Dans notre liaiſon vous faire entrer auſſi.

JULIE.

De quoi s'agit-il donc ?

VERVILLE.

Que ma reconnoiſſance
Eclate avec plaiſir à vos yeux !

LISIMON.

LISIMON.

Le silence
Doit cacher à jamais un si léger bienfait !
Vous ne me devez rien ; je me suis satisfait.

JULIE.

Et quelle liaison vous unit à mon pere ?

ORGON.

Une toute nouvelle, il est vrai ; mais j'espere
Que tant que nous vivrons nous serons bons amis.

LISIMON.

De tout ce que j'ai fait, c'est le plus digne prix.

ORGON.

Touchez-là. Mais, mon cher, mon neveu se marie,
Vous serez de la nôce au moins ; je vous en prie.
Et je vais informer le Comte tout exprès
Qu'il tient de vous sa dot à peu de chose près,
Afin que l'on vous traite & qu'on vous considere,
Comme si de Verville on recevoit le Pere.
Mais vous avez sans doute à vous parler ; adieu,
(Il sort.)
Et comptez pour toujours sur l'oncle & le nevuu.

VERVILLE.

Par générosité vous m'imposez silence ;
J'y souscris ; mais pour moi, quel chagrin quand je pense
Qu'il n'est aucun moyen qui puisse m'acquitter ;
(Regardant Julie.)
Ou qu'il n'en seroit qu'un que je ne puis tenter !

SCENE V.

LISIMON, JULIE.

LISIMON.

Comment interprêter ce que je viens d'entendre ?
Ce trouble, ce soupir & ce regard si tendre ?
Vous rougissez, Julie, & ne répondez pas !
Que je crains de savoir d'où naît cet embarras !
Si près d'un autre hymen, quoi ! Seroit-il possible
Que Verville pour vous fut devenu sensible ?

JULIE.

Que me demandez-vous ? Dans un cœur agité
Laissez régner plutôt l'heureuse obscurité.
Fuyons. Plus que jamais ce parti salutaire

Au bonheur de mes jours me paroît néceſſaire.
Hélas ! en ce moment, ma ſeule affliction
Eſt d'avoir pris ſi tard ma réſolution.
Car il faut l'avouer. Dans les yeux de Verville
Comme vous j'ai cru voir une flamme inutile.
Son hymen, il eſt vrai, ſon devoir, ſon honneur
Combattent en naiſſant cette funeſte ardeur.
Rendons-lui plus facile une juſte victoire.
Aſſurons ſon repos en aſſurant ma gloire.
Fuyons. A mon malheur rien ne ſeroit égal,
Si mon ſéjour ici lui devenoit fatal.

LISIMON.

Je vois combien à lui ton ame s'intéreſſe.
Sans doute il faut le fuir, ma fille, & ma tendreſſe
S'applaudit de te voir oppoſer ta raiſon
A ce penchant ſubit & ſi peu de ſaiſon.
Demain, ſans plus tarder, ta nouvelle demeure. —

JULIE.

Demain ! Eh quoi, ne puis-je y voler tout-à-l'heure ?
Je me ſuis diſpoſée au plus prochain départ,
Arrachez-moi d'ici ſans le moindre retard.
Je viens d'en prévenir le Comte & la Comteſſe,
Qui, de leur fils, je crois, ſoupçonnant la foibleſſe,
Du projet de les fuir n'ont paru me blâmer,
Qu'autant qu'il m'en falloit pour mieux m'y confirmer.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LISIMON, JULIE.

ANGELIQUE.

Vous voulez m'échapper, Julie ; eſt-il poſſible
Qu'à l'état où je ſuis vous ſoyez inſenſible ?
Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,
Du chagrin qui m'accable ayez du moins pitié.
(*A Liſimon.*)
Daignez vous joindre à moi, Monſieur. Oui, ſa préſence
Eſt ma ſeule reſſource en cette circonſtance.
Mais ici vainement j'implore votre appui,
Et ſans doute c'eſt vous qui l'éloignez d'ici.
Oui ; je me flatte encor que ſans l'ordre d'un Pere,
Julie à mes deſirs ne ſeroit pas contraire.

LISIMON.

Je ſuis bien loin d'uſer de mon autorité,

Madame, nous cedons à la néceſſité.

ANGELIQUE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, ce départ volontaire,
Paroît-il à tous deux un parti néceſſaire ?

LISIMON.

Ah! Croyez que pour elle il eût été plus doux
De pouvoir ne jamais ſe ſéparer de vous.

ANGELIQUE.

Et bien, s'il eſt ainſi, quelle raiſon l'oblige
A —

JULIE.

Vous la ſavez.

ANGELIQUE.

Moi ?

JULIE.

Vous la ſavez, vous dis-je.

ANGELIQUE.

Mais je ne puis penſer. — Quoi! ſérieuſement
Eſt-ce là le motif de votre éloignement ?

JULIE.

C'en eſt un. Nous pouvons en parler ſans contrainte,
Et mon Pere connoît tous mes ſujets de crainte.
Je ne lui cache rien ; il ſait mes ſentimens,
Et ce qu'à vivre ici je trouvois d'agrémens.
Mais aux empreſſements de Monſieur votre frere,
Il juge ainſi que moi que je dois me ſouſtraire.
Et n'eut-il pas fallu bientôt nous ſéparer ?
Votre hymen ne peut plus long-temps ſe différer.

ANGELIQUE.

Il n'eſt pas fait Julie ; au moment de conclurre
On pourroit bien en voir arriver la rupture.

JULIE.

Comment ?

ANGELIQUE.

Je ne pourrai jamais y conſentir.
Voyez-vous à quel point on me veut avilir,
Et combien le ſecours d'une amitié ſincere,
En ces triſtes momens me devient néceſſaire ?

JULIE.

Je ne vous rendrois pas ces momens-là plus doux :
Et, penſant ſur ce point tout autrement que vous,
Vous me verriez combattre un préjugé funeſte,
Qui préſente un obſtacle & voile tout le reſte.

ANGELIQUE.

Quoi ! Vous auſſi, Julie ! unie à mes parens,
Allez-vous me blâmer d'avoir des ſentimens ?
Vous me parlez ici comme ſi la Nature

Ne vous avoit donné qu'une obſcure origine.
Faut-il, lorſque l'on n'a que d'illuſtres Ayeux,
Être ſi peu jaloux du rang que l'on tient d'eux ?

JULIE.

Je connois tout le prix du ſang dont je ſuis née.
Au ſort de mes parens l'infortune enchainée
A, peut-être, il eſt vrai, tempéré dans mon cœur
Cet excès de fierté ſi ſujet à l'erreur.
Ma médiocrité m'a rendue équitable,
Et je me garde bien de trouver mépriſable,
Un homme de mérite, enfin tel que celui
Dont la main.

ANGELIQUE.

Sans mépris, je ne veux point de lui.
Je ne ſuis point injuſte; & je conviens d'avance
Que j'ai quelque regret qu'il n'ait point de naiſſance:
Mais je ne connois rien qui couvre ce défaut.

SCENE VII.

ANGELIQUE, LISIMON, JULIE, ORGON.

ORGON, *à Angélique.*

JE vous cherchois par-tout, ma niéce, ou peu s'en faut.
(*A Liſimon.*)
Bonjour, cher Liſimon.

ANGELIQUE.

Votre niéce!

ORGON.

Oui, ma niéce;
Car d'un oncle pour vous j'ai déja la tendreſſe,
Et c'eſt le meilleur titre, ou du moins je le croi.
Au ſurplus, recevez toujours ceci de moi.
Ce ſont des Diamans; je viens d'en faire emplette,
Un galant les auroit mis ſur votre toilette:
Mais, je l'ai déjà dit, je ſuis très ſans façons,
Et voudrois bien qu'ici l'on prît de mes leçons.
Car tout franc — prenez donc.

ANGELIQUE.

Non, Monſieur; je vous jure.

ORGON.

Comment donc! Refuſer, au moment de conclurre,
Un préſent de ma part ?

JULIE.

Ce n'eſt point refuſer.

ORGON.

Qu'eſt-ce donc, s'il vous plaît?

JULIE, *à Liſimon.*

Tâchons de l'excuſer.

ORGON.

Oh! J'ai ſans doute omis quelque cérémonie.
Bon Dieu? le ſot Pays & l'étrange manie!
Non; à votre étiquette un homme bien ſenſé
N'aſſervira jamais ſon eſprit compaſſé.
Vous êtes des martyrs de votre politeſſe.
Mais enfin je m'en vais ſavoir de la Comteſſe
Si j'ai le droit ou non de vous faire un préſent.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, JULIE, LISIMON, ORGON.

LA COMTESSE.

Comment! en doutez-vous?

ORGON.

Sans doute, maintenant;
Car un inſtant plutôt une telle penſée
Jamais dans mon cerveau n'auroit été placée.
De mon empreſſement le ſalaire eſt nouveau:
Et cependant l'écrin me paroît aſſez beau.
Jugez-en. —

LA COMTESSE.

Mais, très-beau! Voyez-vous, Angelique?
Il en faut convenir vous ſerez magnifique.

ORGON.

Ma foi, je ne ſavois trop à qui m'adreſſer
Pour cette emplête. Enfin, à force d'y penſer,
Je me ſuis ſouvenu d'un certain lapidaire
Avec lequel, j'adis, j'avois fait quelque affaire,
Par Lettres ſeulement; car aujourd'hui, je crois,
J'ai vu ce bon Marchand pour la premiere fois;
Mais je ſuis enchanté d'avoir fait connoiſſance;
Tout reſpire chez lui, la vertu, la décence.
Il eſt riche vraiment, & la ſimplicite
Regne dans ſa maiſon avec l'honnêteté.
Ses Ayeux ont de pere en fils dans cette Ville,

Depuis cent cinquante ans le même domicile ;
Et quoiqu'il pût fort bien donner à ſes enfants
De quoi leur procurer des états plus brillants ,
Dans ſa profeſſion il veut les faire vivre ,
Et ſon fils à quinze ans tient déjà ſon grand livre.
Sa femme me paroît une femme d'honneur ,
Pleine de ſentimens , de bon ſens , de candeur.
Je dois la préſenter quelque jour à ma niéce.

ANGELIQUE, *à part.*

Croit-il que je verrois des gens de cette eſpéce ?
Je ſuis au déſeſpoir.

ORGON.

Madame , au demeurant ,
Vous devez à Monſieur faire un remerciment.
Car Verville de lui tient toute ſa fortune ,
Et comme à votre fille elle devient commune. —

LISIMON.

N'en parlons plus , Orgon ; j'oſe vous en prier.

ORGON.

Oh ! parbleu , mon devoir eſt de le publier ,
Et je croirois manquer à la reconnoiſſance. —

LISIMON.

J'en exige une preuve ; & c'eſt votre ſilence.

ORGON.

Eh bien ſoit ; je veux bien , quoiqu'à mon grand regret,
Devant vous ſeulement , en garder le ſecret.
N'exigez rien de plus ; c'eſt un grand ſacrifice ,
De différer l'aveu d'un ſi rare ſervice.

LA COMTESSE.

Sans pénétrer quelle eſt cette belle action ,
Je contracte ma part de l'obligation ,
Et je crois qu'il n'eſt rien de beau ni de louable ,
Dont Liſimon ne ſoit en effet très-capable.

ORGON.

Sans doute ; & je ſens naître auſſi ce ſentiment
(*Montrant Julie.*)
Par contrecoup en moi pour cette aimable enfant.
Dans ſes beaux yeux je vois les vertus de ſon pere.
Et , je l'ai remarqué , c'eſt aſſez l'ordinaire.
Par exemple , ma niéce a dans le fond du cœur ,
De ſon frere & de vous la morgue & la hauteur.
Sans ce défaut maudit elle ſeroit charmante.
Mais nous l'en guérirons pourvu qu'elle le ſente.

ANGELIQUE.

Lorſque vous m'accuſez d'un excès de fierté ,
Ce reproche , Monſieur , eſt-il bien mérité ?
Je ne me défends point d'un orgueil légitime ,

Et ſentir ce qu'on eſt, ne fut jamais un crime.
Mais auſſi je conçois que l'on peut à vos yeux,
Montrer à peu de frais un cœur trop orgueilleux.
Car, pour peu que des rangs on marque la diſtance,
Des hommes du commun l'amour propre s'offenſe,
Et prenant des vertus le dehors affecté,
Entre tous les etats prèche l'égalité.
Eh! ne voyons-nous pas où tend une morale
Qui d'eux juſques à nous détruiroit l'intervalle?
Ils ont trop d'intérêt à nous perſuader,
Pour que ſans examen nous nous laiſſions guider.
Jaloux de notre éclat, cette Philoſophie
Eſt ordinairement le maſque de l'envie,
Qui juſqu'à la grandeur ne pouvant s'élever,
Juſques à ſon néant voudroit la ravaler.
Tenez; je veux qu'ici l'aveu le plus ſincere
Vous faſſe d'un coup d'œil juger mon caractere.

ORGON.

Non: de votre portrait épargnez-vous les frais.
J'en puis déjà juger à quelque choſe près.
Le fonds n'eſt pas mauvais, & le reſte eſt l'affaire
Du tems, & d'un mari, qui, je crois, peut vous plaire.

ANGELIQUE.

Ah! n'eſpérez jamais que cet engagement
Puiſſe être à mon bonheur un acheminement.
Quand pour votre neveu j'aurois l'ame ſenſible,
Ce qu'il eſt, nourriroit un dégoût invincible.
Le devoir cependant en cette occaſion,
Me preſcrit le parti de la ſoumiſſion.
J'y ſouſcris; non ſans peine, & veux bien me contraindre
De ce même moment juſqu'à ne pas me plaindre.
N'exigez rien de plus, car c'eſt aſſez gagner
Qu'un effort de raiſon. —

ORGON, *en colere.*

Il faut vous l'épargner.
Je vais me dégager auprès de votre pere;
Mais il reſſentira le poids de ma colere.
C'eſt trop que d'obliger ſans ceſſe des ingrats.

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, Orgon? mais vous n'y penſez pas;
Je vous ai répondu de ſon obéiſſance;
Et. —

ORGON.

Non; je ne veux pas lui faire violence,
Et je commence à voir que Verville a raiſon.
Ce feroit ſur ſes jours répandre le poiſon,

Que de l'associer avec une Princesse
Qui le regarderoit du haut de sa noblesse.

SCENE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE ORGON, ANGELIQUE, LISIMON, JULIE.

ORGON, *au Comte.*

AH ! Monsieur ; c'est mon tour. Je change de desir.
Nous n'aurons pas l'honneur de vous appartenir.

LE COMTE.

Que s'est-il donc passé ?

LA COMTESSE.

Bon ! rien. C'est qu'Angélique
A parlé sur un ton un peu trop véridique.
Orgon a pris la chose affirmativement ;
Il est vif. —

ORGON.

Ce sera ma faute, assurément,
Si de mauvais propos mon oreille blessée
A porté le dépit dans mon ame offensée.

LE COMTE.

Ah ! de grace, oubliez cette discussion,
D'Angélique envers vous je suis la caution.
Elle n'a pas voulu sûrement vous déplaire.
Ne songeons qu'à l'Hymen ; j'ai mandé le Notaire ;
Il nous attend : allons.

ORGON.

Vous mériteriez bien,
A vous dire le vrai, que je n'en fisse rien :
Mais je n'ai pas le don de tenir ma colere.

ANGELIQUE, *à part.*

Ah ! s'il ne s'agissoit du repos de mon Pere. —

ORGON.

Elle murmure encore, ou je suis fort trompé.
Ecoutez donc, le mot ne m'est pas échappé,
Prenez-y garde, au moins.

ANGELIQUE.

Non ; à cette alliance ;
Je cesse d'opposer aucune resistance ;
Et si certains motifs peuvent me retenir,
Il en est de plus forts qui me font obéir.

LE COMTE.

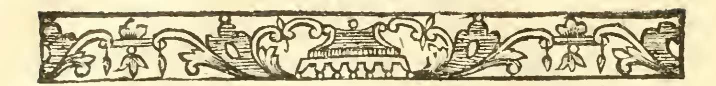
LE COMTE.

Vous l'entendez, mon cher ; allons que l'Hyménée
Dégage dès demain ma parole donnée ;
Et. —

ORGON.

Soit ; mais les égards que l'on aura pour moi ;
Je vous en préviens tous, me serviront de loi.
Comme on me traitera, je traiterai les autres,
Et tous mes procédés imiteront les vôtres.
Enfin, je ne veux plus me voir humilier :
Sous des tons imposants, je ne saurois plier.
Cet Hymen, pour Verville est un honneur extrême ;
D'accord ; mais croyez-vous qu'il s'abaisse lui-même
Au point de se soumettre à d'éternels mépris ?
Il n'a pas un grand nom ; mais chacun vaut son prix.
Ne vous y trompez pas : les gens de notre espéce,
Sans ces vieux parchemins de l'antique noblesse,
Comme elle, à mille égards, ont droit de se flatter
De servir la Patrie, & d'en bien mériter.
A Bordeaux, vous verriez vous-même, mon cher Comte ;
Si mon état me doit inspirer de la honte.
Vous verriez Officiers, soldats & matelots
Entretenus par moi sur nombre de Vaisseaux,
Par leurs travaux heureux, enrichir la Province,
Et souvent aux dépens des ennemis du Prince.
Enfin, si notre étoile, en secondant nos soins,
Nous a donné des biens par-delà nos besoins,
Ils ne sont point le fruit d'une industrie obscure.
Leur source ne fut point l'avarice, l'usure,
L'art d'appauvrir le peuple, & de tromper le Roi.
Tous ces honteux moyens sont indignes de moi.
A travers les dangers j'ai conquis ma fortune,
Qu'à mes concitoyens j'ai su rendre commune.
Cela vaut bien, je crois, la noble oisiveté,
D'un Seigneur orgueilleux, bouffi de qualité,
Et qui prétend qu'en lui, tout le public révere
Cet honneur si douteux d'être fils de son pere.
J'ai dit : allons signer ; mais retenez sur-tout
Qu'il seroit dangereux de me pousser à bout.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *seul.*

DU pétulant Orgon je vais donc me défaire.
Que j'aurai du plaisir à braver sa colere !
Je rougis quand je songe à cette extrêmité
Où nous avoit réduit sa folle vanité.
Orgon ! à son neveu vouloir unir ma fille !
D'eux & de nous former une même famille !
Il faut en convenir ; c'est trop faire valoir
Ce que l'argent sur moi lui donna de pouvoir ;
En exigeant le prix de ma reconnoissance.
Ma foi, mon cher Monsieur, votre orgueil m'en dispense ;
Et je vais, dieu merci, vous ôter tous les droits
Qui vous enhardissoient à m'imposer des loix.

SCENE II.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

AH ! Comte, vous voici ; quelle importante affaire
Vous a fait disparoître ainsi que le Notaire ?
De nous quitter ainsi vous avez eu grand tort :
Orgon. —

LE COMTE.

N'en parlons plus.

LA COMTESSE.

Y pensez-vous ?

LE COMTE.

Très-fort.
Je vais le rembourser : sa somme est toute prête,
Et ce projet d'Hymen peut sortir de sa tête.

LA COMTESSE.

Tout de bon!

LE COMTE.

Tout de bon.

LA COMTESSE.

Ah! vous me raviſſez.
Cet Hymen m'affligeoit plus que vous ne penſez.

LE COMTE.

Je le crois.

LA COMTESSE.

Au repos de toute la famille,
Je ſentois qu'il falloit ſacrifier ma fille.
Mais que j'ai bien connu que le ſang a ſes droits!
Je voyois ſon chagrin; j'en partageois le poids,
Et je ſouffrois enfin plus que je ne puis dire,
D'exercer ſur ſon cœur un ſi cruel empire.
Au demeurant, Monſieur, dans ce projet nouveau,
Il n'eſt plus queſtion de retraite au Château?

LE COMTE.

Je ne ſais; pour payer cette dette importune,
Il faut en contracter une autre. A ma fortune
Cela ne change rien.

LA COMTESSE.

Mais, vous gagnez du temps;
Vos autres créanciers ne ſont pas ſi preſſants.

LE COMTE.

Il eſt vrai; mais ce temps que je gagne, m'acheve,
Et ce n'eſt, tout au plus, qu'obtenir une treve.
Ce mariage, avec tous ſes déſagréments,
M'acquittoit tout d'un coup de trois cents mille francs.
Mais nous devons penſer au deſtin de ma fille:
Ce ſeroit l'immoler au bien de ſa famille.
Elle doit. —

LA COMTESSE.

Obéir ſans rien examiner;
Et ce qui nous convient doit la déterminer.
Eſt-il juſte en effet, que pour une chimere
Elle envoie en exil & ſon pere & ſa mere?
Non, non; ſon amour propre a beau ſe révolter,
Le devoir en ce cas ſeul a droit d'ordonner.
Ainſi, n'alléguez plus une crainte frivole;
Vous êtes engagé, tenez votre parole

LE COMTE.

Non; tout conſidéré, je penſe que je puis
Me défaire d'Orgon, ſans quitter ce pays.

LA COMTESSE.

Je l'aimerois bien mieux.

LE COMTE.

Allons ; c'eſt choſe faite.
Je n'ai pas plus que vous le goût de la retraite ;
Enfin ce mariage, eſt ſi mal aſſorti ! —

LA COMTESSE.

C'étoit prendre en effet le plus mauvais parti.

LE COMTE.

Pour ma fille, pour nous, je m'en faiſois ſcrupule.

LA COMTESSE.

Il nous auroit couvert du plus grand ridicule :
On en tenoit déjà mille mauvais propos,
Et ——

LE COMTE.

Le neveu paroît ; je m'en vais, en deux mots,
Puiſqu'Orgon ne peut plus me faire violence,
Bannir de ſon eſprit cette vaine eſpérance.

SCENE III.

LE COMTE, LA COMTESSE, VERVILLE, LISIMON.

VERVILLE.

Orgon m'avoit chargé de vous chercher, Monſieur,
Il vous attend.

LA COMTESSE.

Eh bien ! Voyez le grand malheur !

VERVILLE.

Il eſt fait pour cela, ſans doute. Et le Notaire ?
Je ne le vois plus.

LE COMTE.

Non ; car pour une autre affaire,
Qui me touche beaucoup, il s'en eſt retourné.
De tout ceci, mon cher, vous êtes étonné,
Mais comme j'ai cru voir en vous un homme ſage,
Je ne vous tiendrai point en ſuſpens davantage.
De l'hymen de ma fille, il n'eſt plus queſtion,
Et je vais de ce pas en prévenir Orgon.
Sa créance ſur moi lui donnoit de l'empire ;
Je le paye, & partant il n'a plus rien à dire :

VERVILLE.

Il faut donc renoncer à cet eſpoir ſi doux ?

LE COMTE, *s'en allant*

Oui ; mais j'aurai toujours de l'eſtime pour vous.
Adieu.

LA COMTESSE, *en s'en allant,*
De nos bontés le Comte vous assure.
VERVILLE.
J'en connois tout le prix, Madame, je vous jure.

SCENE IV.

VERVILLE, LISIMON.

LISIMON.

Dieux, quelle ingratitude & quelle vanité!
VERVILLE.
Vous ne m'étonnez point d'en paroître irrité.
L'homme vrai, généreux, à ses amis fidele
Croit les autres formés sur son heureux modèle,
Et trompé par ses mœurs, ne s'accoutume pas,
Malgré l'expérience, à trouver des ingrats.
Mais bannissons, Monsieur, une idée importune;
Oui; je dois imputer à ma bonne fortune
Cet excès de fierté qui, dégageant leur foi,
Me laisse libre enfin de disposer de moi.
Maintenant achevez le bonheur de ma vie;
Vous le pouvez.
LISIMON.
Comment!
VERVILLE.
Accordez-moi Julie.
Tout m'entraîne vers elle, & le plus doux penchant
Vient s'unir aux devoirs d'un cœur reconnoissant.
LISIMON.
Quoi, Monsieur!
VERVILLE.
Je conçois qu'une main rejettée
Doit à peine espérer d'être ailleurs acceptée;
Et que l'offre d'un cœur en butte à des mépris
Pour votre aimable fille est d'un bien foible prix.
Mais ——
LISIMON.
Non; je n'aurois point une telle foiblesse.
Vous m'avez vu blâmer le Comte & la Comtesse,
Des injustes écarts d'une aveugle hauteur:
L'offensé ne doit point rougir; c'est l'offenseur.
Leur refus n'a donc rien qui puisse ici vous nuire.

VERVILLE.

Eh bien ; aſſurez donc le bonheur où j'aſpire.
Oui ; ſi vous acceptez l'offre que je vous fais,
Mes deſirs pour toujours vont être ſatisfaits.
Mais je vous dois d'abord un expoſé ſincere,
De l'état de mes biens.

LISIMON.

Il n'eſt pas néceſſaire.
Je ſais. —

VERVILLE.

Vous vous trompez peut-être à cet égard.

LISIMON.

Ce n'eſt pas-là le point qui me touche.

VERVILLE.

Un hazard
M'enleve pour un temps la moitié de la ſomme,
Que, ſans vous. ——

LISIMON.

Eh, Monſieur ! Vous êtes honnête homme ;
Et je ne puis penſer qu'un deſir imprudent
Vous cachât les malheurs d'un état indigent :
Ainſi, quand vous offrez d'unir vos deſtinées
Sans doute vous pouvez les rendre fortunées ;
Cela me ſuffiroit ; & le plus ou le moins
Eſt égal dès qu'on eſt au deſſus des beſoins.
Mais cet hymen auroit trop l'air d'une vengeance :
On me croiroit, Monſieur, de moitié dans l'offenſe.
Différons, je vous prie ; & ſi dans quelque temps
Vous conſervez encor les mêmes ſentiments,
Je vous accorderai volontiers mon ſuffrage,
Et——

SCENE V.

ORGON, LISIMON, VERVILLE.

ORGON.

VOus avez appris à quel point l'on m'outrage ;
Et que pour achever de me faire enrager,
On m'ôte les moyens même de me venger.
Ce malheur au ſurplus n'eſt pas irréparable ;
Et j'ai pour toi, Verville, une idée admirable.
Dont l'exécution, en nous faiſant honneur,
Me comblera de joye & fera ton bonheur.

VERVILLE.

Pour affurer, Monfieur, le bonheur de ma vie,
Il n'eft plus qu'un moyen ; c'eft d'obtenir Julie.

ORGON.

Julie ! Oh, par ma foi, tu m'as donc deviné ?
Après tout, je n'en fuis nullement étonné :
Elle eft charmante ; & fans le poids de ma vieilleffe ;
J'en ferois bien plutôt ma femme que ma niéce.
Juge d'après cela fi j'approuve ton choix.

VERVILLE.

Quel bonheur !

ORGON

Lifimon nous donne-t-il fa voix,

LISIMON.

De bon cœur, mais j'aurois une délicateffe.

ORGON.

Craindriez-vous auffi de faire une baffeffe ?

LISIMON.

Non, Monfieur, & jamais je ne donne ce nom
Qu'à ce qui nous dégrade aux yeux de la raifon.

ORGON.

Eh bien donc, fi pour nous vous avez quelque eftime ;
Il n'eft, pour balancer, nul motif légitime.

LISIMON.

Dans ce moment, Monfieur, ce feroit infulter
Aux parents d'Angélique ; & je dois refpecter
L'amitié qu'ils ont fait paroître pour Julie.

ORGON.

Oh ! de les ménager, moi, je n'ai nulle envie.
Je venois marier Verville, & je prétends
Confommer dans ce jour tous mes arrangemens.
Ehchanté de prouver à la chere famille,
Qu'avec plaifir on fait fe paffer de leur fille.

SCENE VI.

LISIMON, JULIE, ORGON, VERVILLE.

ORGON.

VOici la vôtre ; allons, mon adorable enfant,
Venez & répondez à notre empreffement.
Il n'eft plus queftion, dieu merci, d'Angélique ;
Mais n'imaginez pas qu'un refus qui nous pique,
Ait, feul de mon neveu tourné vers vous les vœux ;

Car ſans en dire mot, il étoit amoureux.
Et pour moi, je ne ſais où j'avois la cervelle,
De vouloir l'embâter de cette péronnelle,
Quand j'en pouvois ſi bien faire comparaiſon
Avec tant de vertus, d'attraits & de raiſon.

VERVILLE, *à Julie.*

Vous ne répondez rien ! Que faut-il que je penſe ?
Me ſera-t-il permis d'expliquer ce ſilence,
Julie ? Et, ſi Monſieur conſent à mon bonheur,
Pourrez-vous ? ——

LISIMON.

Ah ! de grace, épargnez ſa pudeur.
Verville, en ce moment, pour vous tout s'intéreſſe;
La généroſité, l'eſtime, la tendreſſe
Vont couronner des vœux vainement combattus :
Tôt ou tard, il faut bien que tout cede aux vertus.

ORGON.

Verville, es-tu content ?

VERVILLE.

On ne peut davantage;
Si je puis voir ici confirmer ce ſuffrage.

ORGON.

Eh bien, ma belle niéce, à cet arrangement,
Donnez-vous volontiers votre conſentement ?

JULIE.

J'obéis ; mais, Monſieur, jamais l'obéiſſance
N'a trouvé dans mon cœur ſi peu de réſiſtance.

VERVILLE.

Grands Dieux ! à mon bonheur rien ne s'oppoſe plus.

ORGON.

Ah ! J'apperçois le Comte & mes cent mille écus.

SCENE VII.

LE COMTE, LISIMON, JULIE, ORGON, VERVILLE.

LE COMTE.

ENfin je viens finir notre petite affaire,
Et j'apporte avec moi de quoi vous ſatisfaire.
Perſonne n'eſt ici de trop ; de mes billets
Voici préciſément la valeur en effets.

ORGON, *prenant les effets.*

C'eſt le plus grand effet de ma bonne fortune :
Elle a ſu m'épargner deux ſottiſes pour une ;

Peſte

Peste ! de tels billets valent bien de l'argent.
Voici les vôtres. — Mais ; — attendez un moment :
De qui donc tenez-vous ceux-ci !

LE COMTE.

C'est mon affaire.

ORGON.

Non, l'éclaircissement me devient nécessaire.

à Verville

Quand vous êtes venu de Bordeaux à Paris
Vous aviez ces effets.

VERVILLE.

Oui, Monsieur, mais depuis ;
J'en avois disposé dans une circonstance —

ORGON.

Fort bien ; je suis instruit.

VERVILLE.

Selon toute apparence ;
Ces billets ont depuis passé de main en main.

ORGON.

Non, non ; je soupçonnois & me voilà certain.
Par ma foi, l'on me prend ici pour une bête.
Ah ! mon très-cher neveu, vous aviez dans la tête
De prêter à Monsieur, pour qu'il me remboursât ;
Et pour que de nous deux ensuite il se moquât.

LE COMTE.

Mais ce n'est pas Verville. Ah ! j'en mourrois de honte ;

VERVILLE.

Mon oncle, ces billets sont à Monsieur le Comte.

ORGON, *les mettant dans sa poche.*

Sans scrupule pourtant je garde les en-jeu.

VERVILLE.

Mais vous n'y pensez pas.

ORGON.

Taisez vous, mon neveu.

LE COMTE.

Expliquons-nous, Orgon, votre humeur pétulante
Vous fait ici commettre une erreur offensante.
Verville n'est pour rien dans cet arrangement :
Cependant, j'en conviens, j'emprunte cet argent ;
Et l'on ne tairoit point celui qui me le prête,
S'il n'en vouloit pas faire une chose secrete,
Et s'il n'eût imposé cette condition,
Que de son nom jamais il ne fût mention.
Il a ses sûretés, & pardevant Notaire,
Nous avons contracté dans la forme ordinaire.
Rendez donc au plutôt ces billets ou le miens ;
Sinon, il faudra bien recourir aux moyens —

ORGON.

Oh ! je vous en défie, & je fais la gageure.
Que cette histoire n'est qu'une fausseté pure :
De Monsieur mon neveu je vois trop l'embarras.

LE COMTE.

Vous augmentez l'outrage & ne m'en croyez pas;
Eh bien ; Il faudra donc qu'on rompe le silence,
Et le Notaire ici fort à propos s'avance.

SCENE VIII & derniere.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ET LE NOTAIRE.

LE COMTE.

Nous avons beau vouloir garder l'*incognito* :
Démêlez, s'il vous plaît, ce fâcheux quiproquo.
Monsieur, votre secret à des soupçons m'expose,
Parlez.

LE NOTAIRE, *montrant Verville.*

Monsieur pourroit vous expliquer la chose.

VERVILLE, *à Orgon.*

Il est vrai ; j'ai voulu, sans qu'on me soupçonnât,
Qu'un artifice heureux enfin vous détrompat.

ORGON.

Je t'approuve ; tu m'as tiré de mon ivresse :
Mais s'il a contracté rendons-lui sa promesse.

LE COMTE.

Quel coup inopiné ; grands Dieux ! je suis perdu.

ORGON.

Eh comment pour un rien vous voila confondu !
Un homme comme vous a plus d'une ressource ;
Voyez, retournez-vous ; cherchez quelqu'autre bourse.
Au surplus, notre hymen est ailleurs arrangé ;
Comme vous nous avez donné notre congé,
Il a fallu dresser une autre batterie ;
Et Verville demain contracte avec Julie.

JULIE.

J'ose y mettre, Monsieur, une condition,
Je ne soutiendrois point la Juste affliction
De voir la même main qui me rendroit heureuse,
Poursuivre une vengeance à mon cœur odieuse.

ORGON.

Oh ! Je suis trop piqué des affronts qu'on m'a faits,
Pour —

JULIE.

Oublions l'offense & payons les bienfaits.
Ceux dont votre courroux veut faire ses victimes,
Sur ma reconnoissance ont des droits légitimes.
Déjà, depuis long temps, le sort trop rigoureux
Est adouci par moi par leurs soins généreux.
De ce moment heureux souffrez que je profite;
Qu'uenvers eux, s'il se peut, mon amitie s'acquitte.
De Verville daignez confirmer le projet,
Qu'il acquiere vos droits, & que —

ORGON.

Le beau secret!
Est-ce là me payer ma dette? & ma fortune
Avec lui, mon enfant, n'est-elie pas-commune?
Non, sans tous ces détours qui ne servent à rien,
Qu'il soit son débiteur on demeure le mien,
(Ce qui pour tous les deux est chose fort égale)
Je veux —

VERVILLE.

Accordez-lui du moins quelque intervalle.

ORGON.

Pourquoi? mais je n'ai pas demandé des délais,
Quand ses pressants besoins réclamoient mes bienfaits.
Laissez-moi; des ingrats je connois le langage,
Et ne veux plus risquer quelque nouvel outrage:
Mon cœur ne connoît plus —

JULIE.

Vous allez me ravir
Le précieux espoir de vous appartenir.
Ce bonheur est poùr moi d'un prix inestimable:
Mais, Monsieur, sur ce point je suis inébranlable.
Et renonce à l'hymen plutôt que de vous voir,
Dans cette maison-ci, porter le désespoir.
Au moins, si rien ne peut vous fléchir pour le Comte,
Je n'aurai qu'à gémir, & n'aurai pas la honte
De m'allier à ceux qui de mes bienfaicteurs
Ne seroient désormais que les persécuteurs.

VERVILLE.

Si ma félicité, mon oncle, vous est chere,
Ne vous refusez pas de grace à sa priere.
Quoi! je perdrois Julie! Ah le souverain bien
Est d'obtenir un cœur formé comme le sien.

ORGON.

J'en conviens, & je sens un plaisir incroyable
A trouver que Julie à tout est préférable.
Cher enfant, la vertu que ta bouche embellit;
Sous l'admiration étouffe mon dépit.

Embrasse-moi ; mais vous, son respectable pere
Quel don nous faites vous qu'une fille si chere !
(*à Verville.*
Fais ce que tu voudras ; je te rends tes effets ;
De Monsieur Bruyancourt prends aussi les billets ;
Tu peux en disposer ; je te les abandonne,
Et renonce à la dette, ainsi qu'à la personne.

VERVILLE.

Ah, vous mettez, Monsieur, le comble à mon bonneur !
D'un trésor de vertus je deviens possesseur.
(*Au Notaire.*)
Je n'ai plus de raisons de garder le silence,
Refaites en mon nom ce titre de créance ;
Mais sans terme fixé pour le remboursement.

LE COMTE *après un silence.*

Non : vous m'avez tiré de mon aveuglement.
Je mérite l'affront sans mériter la grace.
(*Au Notaire.*)
Monsieur, de tous mes biens que la vente se fasse.
Dussai-je de leur prix sacrifier moitié,
J'y consens, si d'Orgon j'entretiens l'amitié.
Oui ; son plus grand bienfait envers moi, c'est peut-être ;
De m'avoir en ce jour appris à me connoître,
D'avoir fait naître en moi le desir d'effacer,
Ce qui dans ma conduite avoit dû l'offenser.
L'honneur reprend ses droits ; l'orgueil de ma naissance
Vient s'allier enfin à la reconnoissance ;
Et mon cœur éclairé me prescrit une loi,
Digne de mes amis, de mon rang & de moi.

VERVILLE.

Je n'accepterai point. —

LE COMTE.

Vous prendriez Verville,
Pour m'en dissuader une peine inutile.
Je veux payer Orgon. Non que de ses bienfaits
Le souvenir me pese & s'efface jamais :
Je vous jure à tous deux l'amitié la plus tendre ;
Julie est notre enfant & vous serez mon gendre.
Dans ces liens charmants, je vois votre bonheur,
Et je le sens passer jusqu'au fonds de mon cœur.
Orgon, embrassez-moi ; qu'un retour favorable,
Rende notre amitié plus pure & plus durable,
Et que de vos vertus l'exemple triomphant —

ORGON.

Laissez-moi respirer, je vous prie, un moment.
Ce changement m'étouffe & je ne sais que dire.
Ah ! si c'est là l'orgueil que la noblesse inspire,

Par combien de respects aurai-je à réparer
Tout ce que le dépit m'avoit fait proférer ?
Oubliez.—

LE COMTE.

C'est à vous d'oublier tant d'offenses.
Allons ne parlons plus que de réjouissances :
Unissons ces deux cœurs l'un pour l'autre formés ;
Je prétends voir chez moi leurs serments confirmés ;
C'est le sceau de ma grace ; il faut que je l'obtienne,
Et leur félicité commencera la mienne.

ORGON.

Soit ; mais d'un vain espoir vous vous êtes flatté,
Si vous comptez me vaincre en générosité.

FIN.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Négociant* ou *le Bienfait rendu*, *Comédie*, & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 10 Mai 1773. Marin.

PQ
1972
D18B5

Dampierre de La Salle
Le bienfait rendu

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

